

© Marine Lanier, La Rivière, 2018, de la série Le soleil des loups. Courtesy Espace JB, Carouge – Unseen, Amsterdam



© Marine Lanier, Le Lanceur, 2018, de la série Le soleil des loups. Courtesy Espace JB, Carouge – Unseen, Amsterdam

SOMMAIRE

SPECIAL AMSTERDAM	Unseen, Foam, Huis Marseille	3
FESTIVALS	9PH, Brighton Photo Biennial	36
NOUVELLES EXPOSITIONS		48
EXPOSITIONS EN COURS		100

Photo-Theoria – Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015 (72 numéros).

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés.



© Marine Lanier, *Le Rêve*, 2018, de la série *Le soleil des loups*. Courtesy Espace JB, Carouge – Unseen, Amsterdam

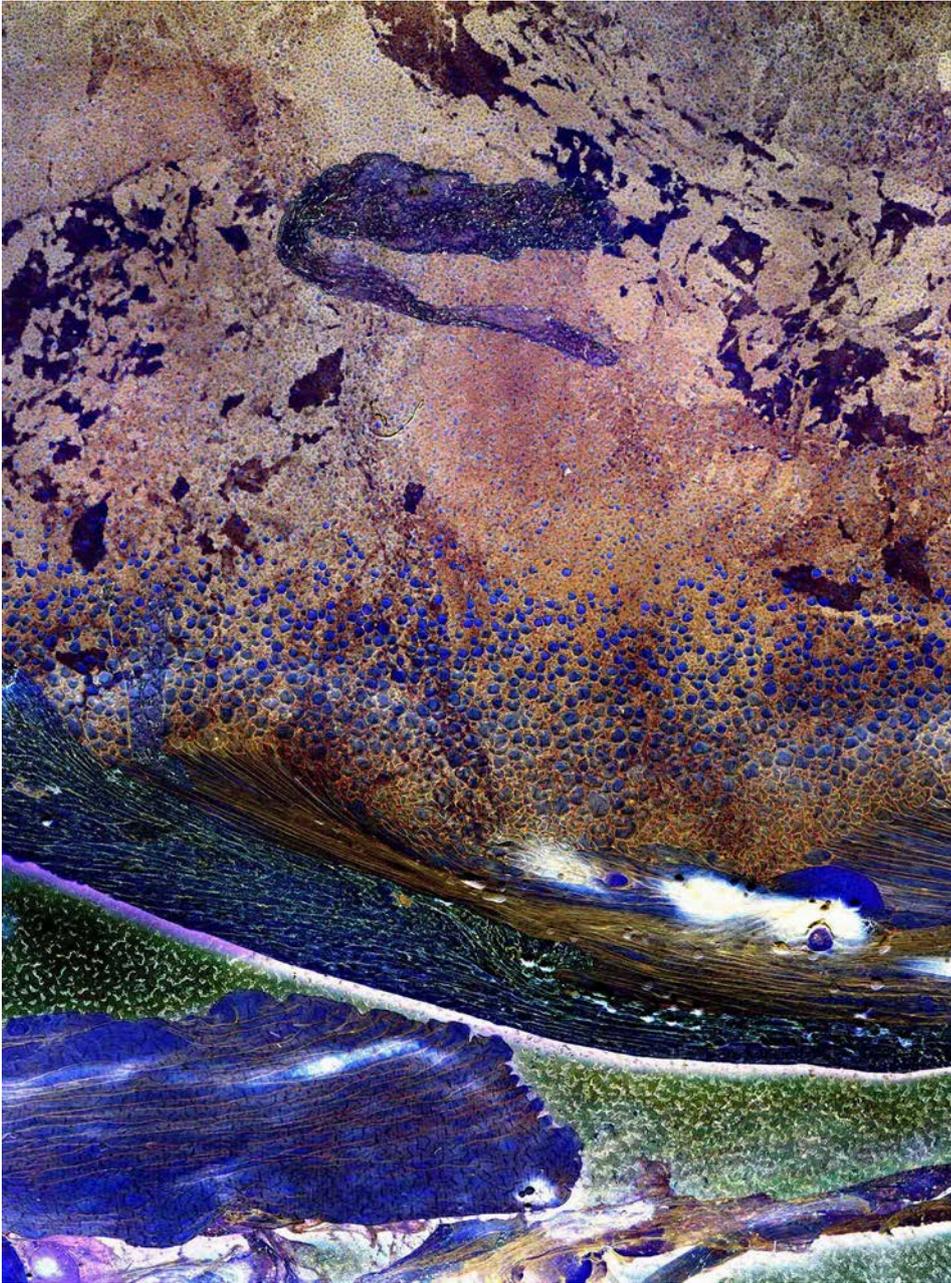
FOCUS – Amsterdam

Pour les amateurs de photographie émergente, un voyage à Amsterdam lors de l'équinoxe de septembre est l'occasion rêvée de faire des rencontres et des découvertes intéressantes. Dans ce dossier spécial de Photo-Theoria richement illustré, je vous invite à déambuler (en pensée) dans trois lieux majeurs de la photographie contemporaine à Amsterdam : Unseen (à la fois plateforme de l'émergence et jeune foire internationale créée en 2012) ; Foam (un musée célèbre internationalement grâce à son magazine et à son prix Foam Talent) ; Huis Marseille (le premier musée de photographie de la ville dont la collection de plus de 500 œuvres offre un bel aperçu de la photographie contemporaine néerlandaise, japonaise et sud-africaine, entre autres).

Pendant Unseen, quatre galeries suisses ont participé à la foire : Bildhalle, Christophe Guye et Stephan Witchi basées à Zurich, ainsi que l'Espace JB (Carouge/Genève). Alors que les galeries zurichoises visaient des gammes de prix plutôt élevées avec des artistes à mi-carrière, voire déjà reconnus, l'Espace JB a essentiellement visé l'émergence dans l'esprit novateur de la foire. Le photographe et galeriste Jörg Brockmann, qui gère depuis une dizaine d'année l'Espace JB, a participé pour la première fois à Unseen en 2017. Il y avait exposé Ricardo Cases (1971, ES), encore méconnu, et Vasantha Yoganathan (1983, FR), qui a rencontré un franc succès auprès des amateurs d'art avec sa magnifique série *A Myth of Two Souls*. Cette année, l'Espace JB présentait trois jeunes artistes avec des travaux récents : Lucas Olivet (1985, CH), Jonathan LLenze (1984, FR) et Marine Lanier (1981, FR). Pour réaliser sa dernière série *Le soleil des loups* (2018), celle-ci a suivi pendant trois ans le parcours de deux enfants devenus adolescents. Un séduisant accrochage en constellation permettait de cultiver l'ambiguïté des images, entre réel et fiction, dans un univers photographique nourri de références littéraires et cinématographiques...

Nassim Daghighian

→ À noter que Marine Lanier est exposée à Vénissieux, en région lyonnaise, dans le cadre du festival 9PH (voir page 39).



© Daisuke Yokota (1983, JP), Untitled, de la série Matter / Burn Out, 2016. Courtesy G/P gallery, Tokyo – Unseen, Amsterdam



© The Cool Couple (Simone Santilli, 1986, IT, et Niccolò Benetton, 1987, IT), Water, de la série Meditation Rocks, 2017. Courtesy MLZ Art Dep, Trieste – Unseen, Amsterdam



© AdeY (1981, GB), Summer is Coming, 2018. Courtesy Fotogalleri Vasli Souza, Malmö, Suède – Unseen, Amsterdam



© Pixy Liao (1979, CN), Red Nails, de la série Experimental Relationship, 2014. Courtesy Fotogalleri Vasli Souza, Malmö, Suède – Unseen, Amsterdam



© Elspeth Diederix (1972, KE), Nr. 1, de la série Miracle, 2018. Courtesy Stigter van Doesburg, Amsterdam – Unseen, Amsterdam



© Natalie Krick (1986, CH), Mother in my bed with roses, de la série Natural Deceptions, 2014. Courtesy Aperture Foundation, New York – Unseen, Amsterdam



© Kenta Kobayashi, Green Phone #smudge, de la série N-Tokoyo, 2018. Courtesy Unseen
L'artiste a été invité à créer le visuel 2018 d'Unseen, Amsterdam

Discover Contemporary Photography

Unseen

ISSUE 5:
Gallerists' Collections / An Artist on
Residency / Plants in Photography /
New Imaging Technologies / Photobooks
by Women / Investigating Masculinity /
Interpreting Archives / 53 Artists' Stories

Magazine Unseen, n°5, 2018. Couverture : Eva O'Leary, lauréate du ING Unseen Talent Award 2018
La publication propose des articles sur le marché de la photographie et les pratiques contemporaines



Entrée du Parc culturel de la Westergasfabriek, Westerpark, Unseen, Amsterdam, 21.9.2018 © Maarten Nauw

Unseen

Westergasfabriek, Amsterdam, 21.09. – 23.09.2018
www.unseenamsterdam.com

Unseen est une fantastique plateforme pour la photographie contemporaine, non seulement pour l'intérêt de sa foire, qui présente une cinquantaine de galeries exposant des travaux récents, voire inédits, mais aussi grâce à l'ampleur des expositions et des autres événements favorables aux talents émergents. L'espace de la foire est une ancienne usine à gaz de forme cylindrique, dans laquelle de belles cimaises en bois sont chaque année disposées en rayon (comme de fines tranches de tarte !). Cette structure architecturale donne un caractère chaleureux à l'espace et visiter les stands des galeries est donc très agréable en dehors des heures d'affluence du week-end. Bien que le but de la foire soit de s'adresser à de nouveaux collectionneurs en proposant des œuvres à des prix abordables, les galeries n'ont pas toutes rencontré le même succès au niveau des ventes, car Unseen ne semble pas (encore) attirer suffisamment de collectionneurs influents.

Plusieurs expositions spéciales – dont des partenariats avec Project Pressure, Lumix ou ING – mettent en valeur la diversité des pratiques visuelles contemporaines sur le plan international, notamment la présentation des nominés du ING Unseen Talent Award 2018 (lauréate : Eva O'Leary) ou de la résidence artistique Grolsch Unseen Residency 2017 (Thomas Kuijpers). L'exposition *Futures Narratives* met en valeur les projets d'une dizaine de jeunes talents européens ; la scénographie était particulièrement réussie.

Le Book Market est un espace sous tente consacré aux livres de photographie, qu'il s'agisse d'éditeurs indépendants ou d'auto-éditions. Ce lieu, fort apprécié du public, permet également de découvrir les projets de livres présélectionnés pour le Unseen Dummy Award. Depuis 2017, Lars Willumeit est le curateur de CO-OP, qui a pour but de valoriser les collectifs d'artistes et les projets collaboratifs. Cette année, douze collectifs internationaux ont été invités à se présenter dans une vaste halle. Le Living Room est le lieu de rencontres où sont présentées des conférences, tables rondes et discussions en lien avec le programme d'Unseen. De plus, vingt-six galeries d'Amsterdam ont proposé des portes ouvertes le samedi soir.

Dans le Westerpark, des projets artistiques sont également exposés (On-site Projects), certains impliquant la participation des visiteurs, comme *The Long Thing* d'Alessandro Calabrese. Le projet évolutif *6 Academies* a été présenté sur une paroi de bois par des étudiants issus de six lieux de formation : Bielefeld University of Applied Sciences (DE), École nationale supérieure des Arts Décoratifs (FR), Fondazione Fotografia Modena (IT), Gerrit Rietveld Academie (NL), Royal College of Art (GB) and Zurich University of the Arts (CH).

Seule la météo n'était pas au rendez-vous pendant le week-end...



La place centrale, Unseen, Amsterdam, 2018 © Almicheal Fraay



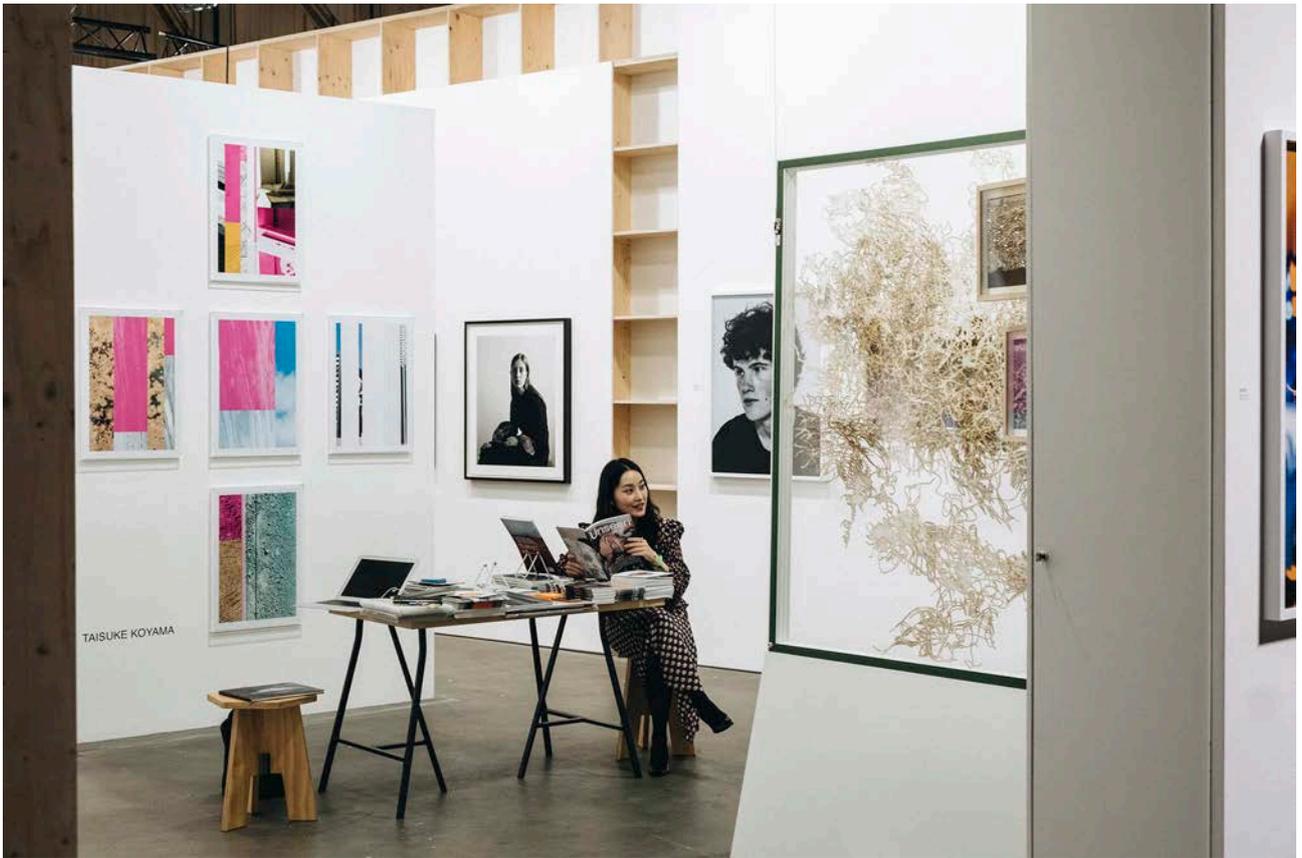
6 Academies, Unseen, Amsterdam, 21.9.2018 © Almicheal Fraay



Stands des galeries dans la Westergasfabriek, Unseen, Amsterdam, 20.9.2017 © Almicheal Fraay



La place centrale lors du vernissage, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Maarten Nauw



Stand de la G/P Gallery dans la Westergasfabriek, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Almicheal Fraay



Le Living room, espace de rencontres, débats et conférences, Unseen, Amsterdam, 21.9.2018 © Almicheal Fraay



L'exposition Lumix meets Beyond 2020 by Japanese Photographers #6, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Maarten Nauw



Intervention artistique d'Alessandro Calabrese, The Long Thing, On-site Project, Unseen, Amsterdam, 22.9.2018 © Almicheal Fraay



L'exposition Futures Narratives, Unseen, Amsterdam, 2018 © Almicheal Fraay



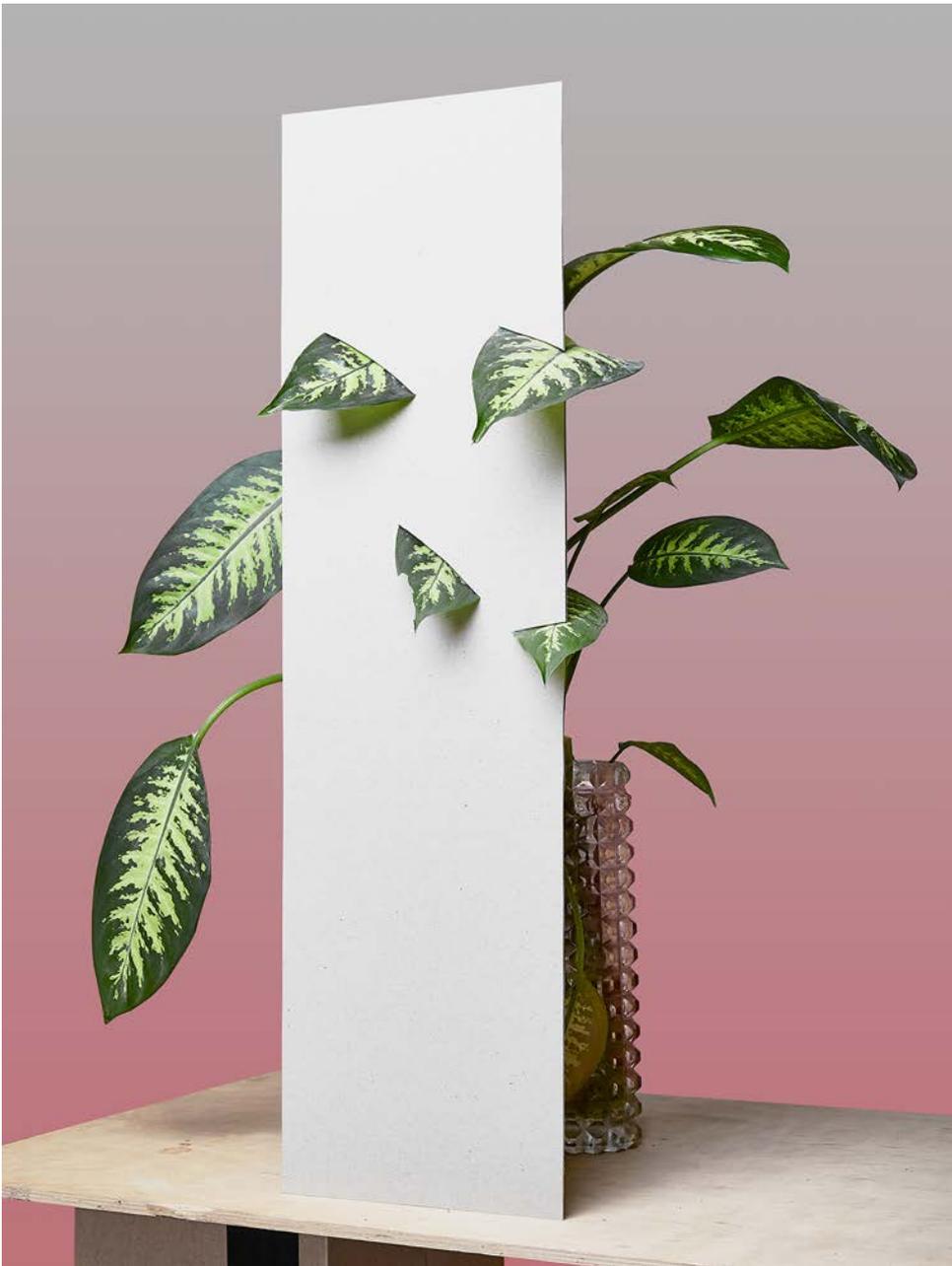
Lars Willumeit a invité 12 collectifs internationaux dans le cadre de CO-OP, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Maarten Nauw



© Alexey Shlyk, Transpiration, 2018, de la série The Appleseed Necklace, Belgique / Biélorussie, 2016-2018
Nominé du ING Unseen Talent Award 2018



© Jaakko Kahilaniemi, Tropospherical Forecast, 2018, de la série Nature Like Capital. Nominé du ING Unseen Talent Award 2018



© Dávid Biró, N°03, de la série Front End, 2018. Nominé du ING Unseen Talent Award 2018



© Eva O'Leary, The Parade, de la série Happy Valley, 2015. Courtesy Meyohas, New York. Lauréate du ING Unseen Talent Award 2018



© Sjoerd Knibbeler, Current Study 3, 2013. Courtesy of Foam Collection

Loading... Works from the Foam Collection

Foam, Amsterdam, 14.09. – 18.11.2018

www.foam.org

Avec : Paul Bogaers, Sofia Borges, Antony Cairns, Juno Calypso, Uta Eisenreich, Daniel Gordon, Noémie Goudal, Adam Jeppesen, Heikki Kaski, Sjoerd Knibbeler, Awoiska van der Molen, Anouk Kruithof, Ola Lanko, Matthew Leifheit & Cynthia Talmadge, Romain Mader, Nerhol, Momo Okabe, Olya Oleinic, Peter Puklus, Jan Rosseel, Viviane Sassen, Scheltens & Abbenes, Jean-Vincent Simonet, Theo Simpson, Anne de Vries, Harley Weir et Daisuke Yokota.

Foam (contraction de Fotografiemuseum Amsterdam) est un musée de photographie créé en 2001. Avec des rétrospectives de photographes historiques majeurs – parfois oubliés et redécouverts, comme Masahisa Fukase exposé cet automne, – la programmation vise autant un large public que les passionnés de photographie contemporaine, grâce à certains espaces spécifiquement dédiés aux pratiques actuelles tel Foam 3h. En 2014, Foam avait présenté un aperçu de sa collection dans l'exposition *Reflected – Works from the Foam Collection*. Depuis, cette collection uniquement constituée de pièces contemporaines, a passé de 400 à 550 œuvres. *Loading...* a donc pour but d'exposer certaines acquisitions des cinq dernières années.



© Noémie Goudal, Observatoire VI, 2013-2014. Courtesy of Foam Collection

Les travaux de trente artistes internationaux ont été sélectionnés et sont présentés dans des catégories thématiques reflétant la programmation et l'ouverture d'esprit de Foam, mais également la diversité des pratiques actuelles. Des projets monumentaux de l'artiste française Noémie Goudal aux expérimentations avec les négatifs du Japonais Daisuke Yokota, des images poétiques de Sjoerd Knibbeler aux couleurs intenses des photographies de Viviane Sassen, en passant par des œuvres nouant des liens intéressants avec l'abstraction, la littérature, la sculpture, l'installation ou la performance... Depuis 2007, Foam tente de repérer les jeunes talents au début de leur carrière et, en ajoutant leurs œuvres à sa collection, souhaite donner de l'élan à leur potentiel créatif tout en les suivant dans leur développement. De cette manière, l'institution offre un espace d'expression aux transformations récentes du médium photographique.

Il est utile de souligner que le magazine *Foam*, qui assure chaque année la promotion de plusieurs artistes grâce à son concours Foam Talent, a permis à l'institution d'avoir accès à des centaines de portfolios de photographes émergents et d'artistes pratiquant le médium avec originalité. Pour leur donner une meilleure visibilité, les travaux sélectionnés par le magazine sont également exposés à Amsterdam, à Paris ou ailleurs.

En ce moment, une belle exposition organisée par Foam en collaboration avec C|O Berlin, *Back to the Future. The 19th Century in the 21st Century* est présentée dans la capitale allemande : à travers l'œuvre d'une trentaine d'artistes, elle propose un dialogue entre les débuts de la photographie et les images actuelles.



© Adam Jeppesen, AR Chalten II, 2014. Courtesy of Foam Collection



© Jean-Vincent Simonet, Maldoror 6, 2014. Courtesy of Foam Collection



© Anouk Kruithof, Flat Head, 2017. Courtesy of Foam Collection



© Peter Puklus, Painted plaster head (Self-portrait of a man in orange), 2015. Courtesy of Foam Collection



© Awoiska van der Molen, 412-9, 2015. Courtesy of Foam Collection



© Daisuke Yokota, Untitled, de la série Color Photographs, 2015 . Courtesy of Foam Collection



© Paul Mpagi Sepuya, Mirror Study for Joe, 2017. Courtesy Foam

Paul Mpagi Sepuya. Double Enclosure

Foam – Fotografiemuseum Amsterdam, Amsterdam, 14.09. – 18.11.2018

www.foam.org

Paul Mpagi Sepuya (1982, USA) crée dans son studio un dialogue avec lui-même en tant qu'artiste, sujet et spectateur. Dans certaines images, le miroir reflète aussi autrui, un ou plusieurs corps enlacés, parfois celui du photographe également. Celui-ci propose ainsi un commentaire sur le médium de la photographie comme construction du désir : l'envie d'enregistrer, de regarder, de toucher et de conserver une image.



© Senta Simond, Marie 2, 2017, détail du diptyque. Courtesy Webber Gallery, Londres

Senta Simond. Rayon Vert

Foam – Fotografiemuseum Amsterdam, Amsterdam, 07.09. – 28.10.2018

www.foam.org

Dans la lignée de la tradition photographique de l'artiste et de son modèle, le travail de Senta Simond (1983, CH) se concentre sur une approche intime du portrait et du corps féminin, tout en renouvelant ses codes. Ses portraits explorent les poses et les expressions attribuées à la féminité, dans des cadrages serrés, souvent pris en contre-plongée et emplis de mystère.



© Hellen van Meene, Benjamin and Snow White, 2018, c-print, 80x160 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam

Hellen van Meene. And everything goes on when you die

Huis Marseille – Musée pour la photographie, Amsterdam, 08.09. – 02.12.2018
www.huisarseille.nl

Créé en 1999, Huis Marseille est le premier musée de photographie à Amsterdam. Cet automne, la programmation est essentiellement néerlandaise avec deux expositions principales, d'une part le portraitiste Koos Breukel (1962) qui présente *Son*, une vaste série consacrée à son fils, d'autre part, Hellen van Meene (1972) qui réalise avec *Et tout continue quand tu meurs* sa série la plus personnelle.

Suite à la maladie soudaine et au décès de sa mère Ada, Hellen van Meene est fort affectée et son deuil s'accompagne d'un processus créatif qui mêle *memento mori* et panoramas hollandais. Elle photographie sa fille qui porte autour de la tête la couronne funéraire de sa mère, reliant ainsi trois générations de femmes dans une image très intime.

Dans neuf photographies panoramique de grand format (80x160 cm), elle met en scène des personnages dans divers paysages typiques des Pays-Bas : moulin, champs de tulipes, fermes ou paysage de littoral. Un cercueil posé verticalement dans chaque scène vient rappeler que dans le flux de la vie quotidienne, la mort d'un être aimé peut survenir à tout moment. Les personnages des différents tableaux photographiques évoquent les proches " survivants ", famille et amis, qui viennent rendre un dernier hommage au défunt.

Chaque spectateur peut laisser libre cours à son imagination car les aspects narratifs et les relations exactes entre personnages ne sont que finement suggérés. La présence de fleurs, de papillons ou les traces des cadres au mur créent une ambiance mélancolique qui contraste avec les images baignées de soleil.



© Hellen van Meene, Funeral Flowers, 26 May 2017, c-print, 50x50 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam



© Hellen van Meene, Farewell 2, 2017, c-print, 40x40 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam



© Hellen van Meene, *The Butterfly Lady*, 2017, c-print, 40x40 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam



© Laurent Mulot, Valentin sacred tree 2, 2018, de la série Aganta Kairos et les 6 Océans. Exposition à la Galerie Françoise Besson

FESTIVALS

Festival 9PH. Frontières

Lyon, 22.09. – 27.10.2018

www.festival9ph.com

Le festival 9PH, centré sur les pratiques documentaire, fut créée à Lyon en 2002 par le photographe Gilles Verneret, directeur du Bleu du ciel – Centre de photographie contemporaine depuis 1999.

" Le Festival 9PH – image et photographie contemporaine [...] est né d'une réflexion autour de la photographie du réel, proche de la vie, où l'image dite documentaire raconte une histoire, celle du représenté, des idéologies, des cultures, de notre contemporanéité. Malgré les mutations aussi bien du médium que des sujets abordés, les enjeux du style documentaire sont la documentation du monde, le besoin d'archiver le temps pour témoigner du monde tel qu'il est. Tout en reprenant certains de ses codes et de ses valeurs, une photographie plus plastique, plus conceptuelle et théorique s'est développée pour donner à voir le monde non pas tel qu'il est mais tel qu'il se conçoit et se fantasme. Le festival 9PH — successeur de Lyon Septembre de la photographie (LSP) dont la nouvelle équipe désire faire perdurer l'esprit documentaire — cherche à explorer le potentiel de la photographie actuelle, son objet et ses représentations, à en identifier les limites et à en anticiper les orientations futures. Il a pour but de populariser la problématique liée à l'image contemporaine et vise à agrandir sa compréhension qui ne peut se limiter au médium photographique.

L'édition 2018 réunira des expositions, une conférence et des ateliers autour de la thématique de *Frontières* proposée par Laurent Mulot et Gilles Verneret pour cette nouvelle édition ouverte aux structures de la métropole lyonnaise. Les artistes invités exploreront différents plans d'interprétation de cette notion éponyme, qui indique une limite que l'être humain cherche depuis toujours à franchir. Sa fonction contradictoire implique simultanément le dépassement et la structuration. Nous proposons trois approches entremêlées permettant d'ouvrir le champ des possibles pour des propositions artistiques diverses, variées et ouvertes à tous, et surtout invitant les publics à la réflexion sur notre monde en pleine mutation : les frontières géopolitiques, les frontières de l'art, les frontières de la science. "



© Valérie Jouve, Jéricho 3, 2013, de la série Les femmes de Jéricho. Courtesy Xippas. Exposition à la Galerie Françoise Besson, Lyon

La galerie Françoise Besson expose trois artistes réunis par la thématique de l'arbre sous l'intitulé *Les racines du ciel*, en référence à l'ouvrage de Romain Gary. Laurent Mulot présente *Aganta Kairos* (saisir le temps métaphysique, la profondeur de l'instant), une œuvre au long cours inspirée par les expériences de détection des particules fantômes appelées Neutrinos. Des instruments géants sont plongés dans les abysses pour traquer ces messagers cosmiques qui traversent la planète par milliards à chaque seconde. Valérie Jouve expose un travail centré sur la femme où la nature, les arbres sont omniprésents.

Valérie Jouve. Les femmes de Jéricho

" Rendre aux singularités leur opacité nous paraît être et l'enjeu et l'émotion sensible émanant des images (fixes ou non) de Valérie Jouve. Cette idée semble paradoxale pour un travail photo-graphique, mais regardez attentivement, longuement, ces singularités que sont, chez Valérie Jouve : un pan de mur, une colline, un arbre, un passant, un individu, un dos... On y perçoit une opacité, une étrangeté, une résistance au regard, une densité de sensations. Et, peut-être, Valérie Jouve tend-elle vers cette limite : saisir ce qui échappe et résiste justement au regard.

Cette tentative a une valeur artistique et poétique, car toute image artistique dévoile moins qu'elle n'interroge l'impossibilité de la représentation, évoque plus qu'elle ne désigne. Cette tentative a une valeur politique à une époque où tous nous sommes « surexposés », surveillés, identifiés, contrôlés, soumis à la lumière étale et classificatoire des pouvoirs.

[...]

Dans les images de Valérie Jouve, quelque-chose ne se donne pas à voir, résiste dans l'ombre (même en pleine lumière !), se retire en se dévoilant. Le regard (de l'artiste, du spectateur) n'est alors plus un regard d'appropriation et d'accommodation, mais un risque pris dans la rencontre sensible de l'autre à l'écart de soi. "

Jean-Emmanuel Denave, Lyon, janvier 2016

Source : <http://lebleuduciel.net/index.php?/expositions-precedentes/Valerie-Jouve/>



© Danila Tkachenko, Airplane – amphibian with vertical take-off VVA14. The USSR built only two of them in 1976, one of which has crashed during transportation, Russia, Moscow area, 2013, de la série *Restricted Areas*. Exposition au Bleu du ciel, Lyon

Danila Tkachenko. Territoires de l'échappée

" Dans ces deux séries *Restricted areas* et *Escape*, fruits du photographe russe Danila Tkachenko [1989], que nous avons réunies dans une même exposition, se confrontent un monde d'en haut (rangée du haut) tout de blancheur vêtue, froid, réglementé, vide, presque invisible, arsenal noyé dans le métal et le béton aux quatre coins de l'espace sibérien profond ; et le monde d'en bas (rangée du dessous) d'une verdure sombre, maléfique et végétale de bois imprégnés, cachée dans la pierre ou dans les sous-sols humides, parsemée d'étranges personnages comme sortis d'un cauchemar d'enfant, avec coiffures de verdure, nus, abandonnés, aux mains cagneuses et amputées. Deux mondes qui semblent si différents, et pourtant si semblables à seconde et double vue, car interrogeant nos regards, acteurs et spectateurs, tous deux éberlués et incrédules.

Danila Tkachenko, jeune artiste russe sorti d'une école de photographie documentaire, a arpenté ces deux mondes de la Russie moderne, découvrant chemin faisant une vision encore tournée vers son histoire passée : le premier fait de standardisation et de lois des restes d'un empire déchu et disparu, et l'autre d'échappée austère hors du monde socialisé, en quête de l'oubli d'identité.

[...]

Ces images de *Restricted areas* et *Escape* conservent donc un enjeu métaphorique à la fois actuel et pourvoyeur de révélations critiques d'un temps passé, que l'on aimerait voir révolu définitivement. Elles nous mettent en garde contre cette guerre froide aux braises souterraines, toujours prêtes à se réanimer, sous l'impulsion despotique d'un Poutine ou de la folie dangereuse d'un Trump, et nous enjoignent d'agir, au moins dans la prise de conscience... N'est-ce pas la fonction ultime de l'art ? "

Gilles Verneret

Source : <http://www.lebleuduciel.net/index.php?/expositions/actuellement/>



© Marine Lanier, L'éclipse, 2018, de la série Le soleil des loups. Exposition à l'Espace arts plastiques Madeleine-Lambert, Vénissieux

Marine Lanier. Le soleil des loups

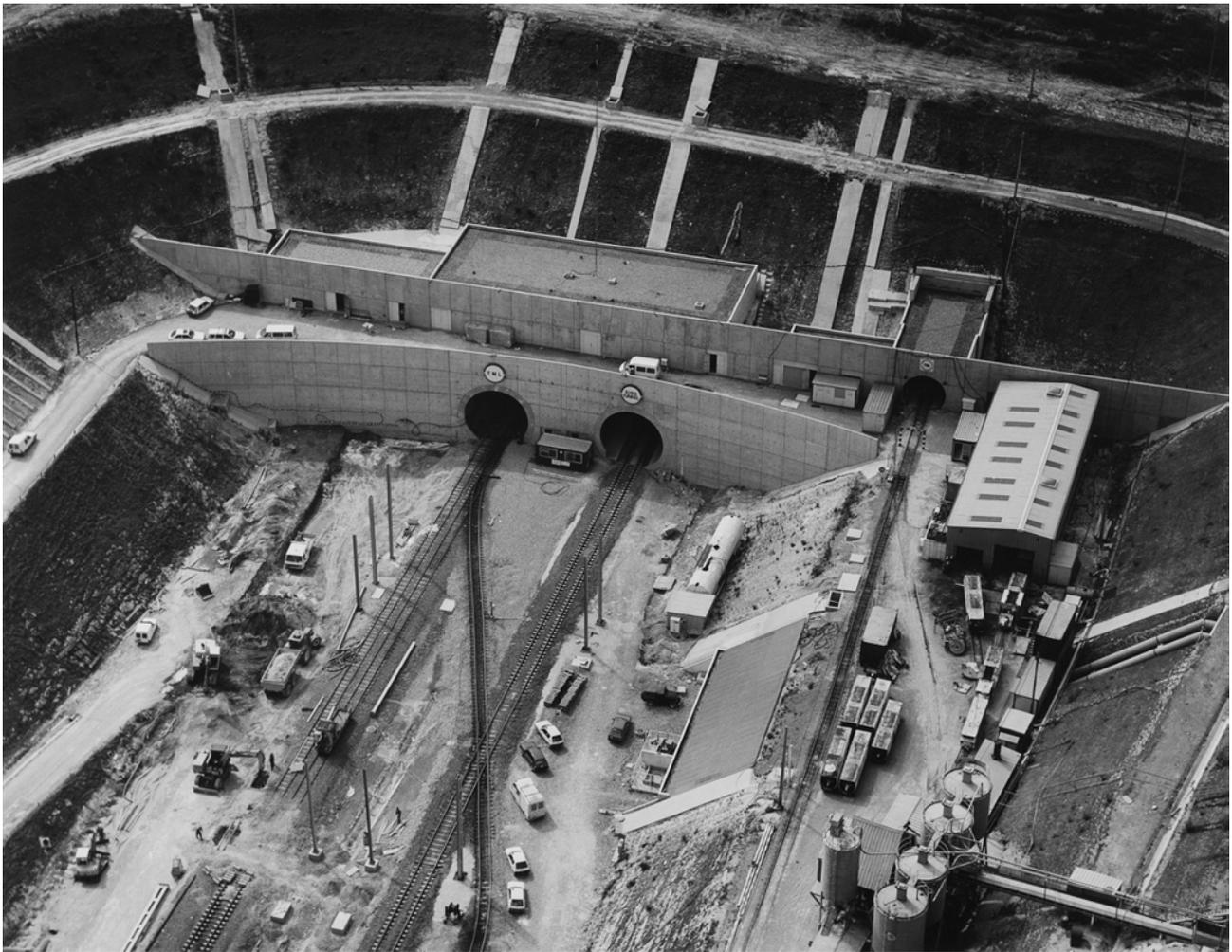
" [...] *Le soleil des loups* révèle une nouvelle facette d'un travail photographique axé autour du clan, nourri de littérature (Jack London, Joseph Conrad) et de cinéma (Werner Herzog, *Sa majesté des mouches* de Peter Brook), évoluant sur un fil en tension entre réel et imaginaire. [...]

Pour *Le soleil des loups*, Marine Lanier a suivi durant trois ans le parcours de deux enfants devenus adolescents, un appareil argentique moyen format en main. Sur l'immensité d'un plateau basaltique, dans des bois qui paraissent sans limite et intemporels comme une forêt primaire, leurs jeux se déploient. Un particularisme inouï de ce paysage tient à son histoire géologique : c'est un relief inversé, littéralement "un monde à l'envers". Les couches anciennes de l'écorce terrestre ont affleuré à la surface, tandis que de plus récentes ont été enfouies au pied du plateau par l'activité du volcan. Cette métamorphose de la roche et de la terre trouve un reflet vivant dans la croissance et l'émancipation des adolescents : une révolution intérieure dont le paysage est le réceptacle. "

Curateur : Xavier Jullien

Marine Lanier est née en 1981, elle est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles. Ses œuvres ont été présentées dans de nombreuses expositions en France, en Europe, en Chine et aux Etats-Unis. Elle est lauréate de plusieurs prix internationaux et elle a également publié plusieurs ouvrages diffusés à l'international, dont *Nos feux nous appartenent* (Poursuite éditions, éditions JB), fruit d'un travail de dix années. Elle est représentée par l'Espace Jörg Brockmann (Genève).

Source : <http://www.ac-ra.eu/p/fr/marine-lanier-le-soleil-des-loups>



© Marilyn Bridges, Vue d'oiseau, Entrée du tunnel sous la Manche, 1992, Commande de la Mission Photographique Transmanche n°21, 1996, Coll. du CRP

Brighton Photo Biennial 2018. A New Europe

Brighton et Hove, GB, 28.09.-28.10.2018

www.photoworks.org.uk

La BPB – Brighton Photo Biennial présente sa huitième édition. Créée en 2003, cette biennale est produite dès 2012 par Photoworks, une organisation visant à promouvoir la photographie contemporaine émergente. La nouvelle directrice de Photoworks, Shoair Mavlian, fut curatrice associée pour la photographie et l'art international à la Tate Modern, Londres, de 2011 à 2018. Face aux incertitudes liées au processus du Brexit de la Grande-Bretagne, la curatrice a choisi une thématique large, *Une Nouvelle Europe*, pour réunir dix-huit artistes dans le cadre de partenariats locaux comme internationaux.

Les projets sont aussi bien historiques qu'actuels, permettant une réflexion sur les divers bouleversements vécus par l'Europe depuis 1992, comme la construction du tunnel sous la Manche (images réalisées dans le cadre de la Mission Photographique Transmanche) ou la problématique des migrations (Émeric Lhuisset, *L'autre rive*, 2010-2018 ; Harley Weir, *Homes*, Calais, 2016). Les questions d'identités sont soulevées dans plusieurs expositions, notamment la rétrospective du livre de Bill Brandt, *The English at Home* (1936).

Suite au référendum de juin 2016, une jeune artiste vivant à Londres, Tereza Červeňová (1991, Bratislava, Slovaquie), réalise la série *June*, sorte de journal intime de la jeunesse européenne au moment du Brexit. Dans la série *Habitus: Potential Realities*, Heather Agyepong (1990, GB) se met en scène dans une douzaine d'autoreprésentations explorant les valeurs britanniques. L'artiste, née à Londres de parents issus de la tribu Ashanti au Ghana, incarne la déesse Britannia en se basant sur des témoignages de jeunes habitants de Brighton et Hove, sachant que 73% de la jeunesse avait voté en faveur d'un maintien dans l'Europe. Depuis juin 2016, une certaine angoisse règne dans cette tranche de la population.

Cette biennale invite à une belle balade dans la sympathique ville balnéaire et bohème de Brighton, avec des expositions qui nourrissent avec pertinence toute réflexion sur les questions d'identités et de territoires...
Curatrice : Shoair Mavlian, directrice de Photoworks.



© Philippe Lesage, Chantier du Lien Fixe Transmanche, terminal, février-mars 1988, La Rivièrelette, Coquelles, 1988, Commande de la Mission Photographique Transmanche n°3, 1989, Coll. du CRP



© Harley Weir, de la série Homes, Calais, 2016



© Harley Weir, de la série Homes, Calais, 2016



© Tereza Červeňová, Tomky, Borský Svätý Jur, Slovakia, August 2016, de la série June, 2016-2018



© Tereza Červeňová, Holloway Road, London, March 2017, de la série June, 2016-2018



© Heather Agyepong, Erasure, 2018



© Heather Agyepong, Empathise, 2018



© Kyra Tabea Balderer, Sans titre, 2018, c-print, 130x100 cm. Courtesy de l'artiste

NOUVELLES EXPOSITIONS

Kyra Tabea Balderer. Szenario

Kunstmuseum Luzern, Lucerne, 13.10.2018 – 06.01.2019

www.kunstmuseumluzern.ch

Kyra Tabea Balderer joue avec les perceptions du spectateur. Ses œuvres photographiques sont à la fois très picturales et, malgré leurs deux dimensions, activent le sens du toucher par certaines qualités haptiques et la profondeur suggérée par l'emboîtement des motifs représentés, qui évoquent également la sculpture. L'artiste choisit habilement divers jeux d'ombres et de lumière et règle précisément sa profondeur de champ lorsqu'elle réalise ses prises de vue à la chambre photographique. Les images soulèvent parfois un doute sur l'échelle et la taille exacte des constructions réalisées par l'artiste devant son appareil grand format.

Kyra Tabea Balderer combine ainsi photographie, peinture et sculpture dans ses images comme dans sa manière de les présenter dans l'espace d'exposition. Par le biais de l'installation, elle bouscule nos habitudes et, par là même, interroge nos perceptions visuelles.



© Kyra Tabea Balderer, *Das Paar*, 2018, impression pigmentaire sur papier Hahnemühle, 166x130 cm.
Courtesy de l'artiste

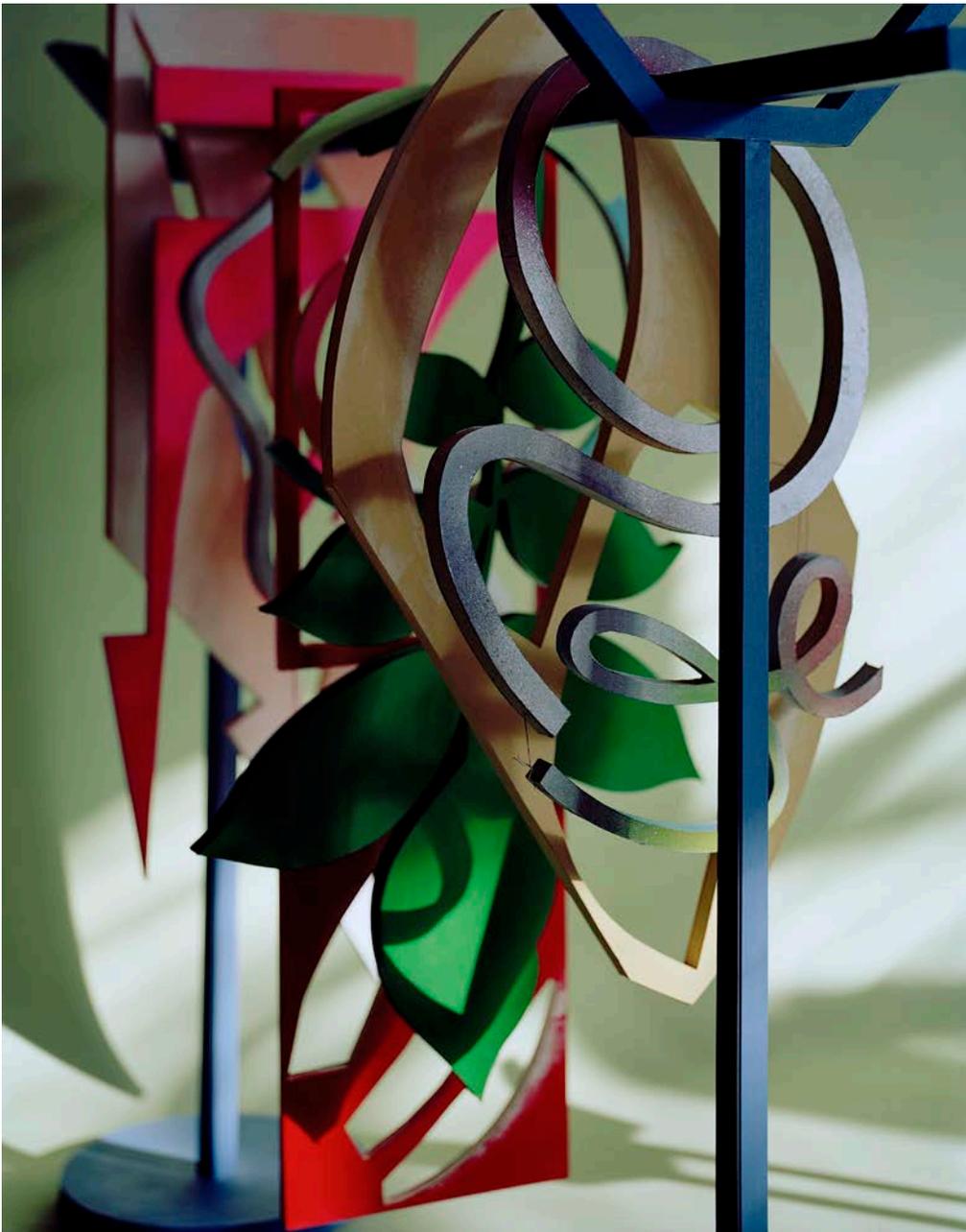
L'artiste a reçu le Prix Culturel Manor Lucerne 2018 qui lui a permis de réaliser de nouvelles œuvres pour cette exposition au Kunstmuseum Luzern, dont un film 16 mm.
Curatrice : Eveline Suter

Kyra Tabea Balderer, née à Opfikon en 1984, vit et travaille à Leipzig. En 2003-2004, elle suit les cours préparatoires à la HGK Luzern – Haute école d'arts et d'arts appliqués de Lucerne. En 2005-2008, elle étudie à la HKB – Haute école d'arts de Berne et obtient un Bachelor en arts appliqués. Elle poursuit avec le Work.Master à la HEAD, Genève, en 2011-2012 puis un diplôme en photographie à la HBG – Haute école d'arts graphiques et d'arts du livre à Leipzig en 2012-2014.

Publication à l'occasion de l'exposition : Kyra Tabea Balderer, *Nach der Palme der Vogel*, édité par le Kunstmuseum Luzern et Revolver, avec des textes de Lorenzo Benedetti et Eveline Suter ainsi qu'une interview de l'artiste par Nadine Wietlisbach, directrice du Fotomuseum Winterthur.



© Kyra Tabea Balderer, Sans titre, 2018, c-print, 130x100 cm. Courtesy de l'artiste



© Kyra Tabea Balderer, Templates, 2018, impression pigmentaire sur papier Hahnemühle, 100x80 cm.
Courtesy de l'artiste



© Douglas Mandry, Monument, Aletsch #1, 2018, photogramme de glace, impression digitale sur verre, 70x50 cm. Courtesy Bildhalle

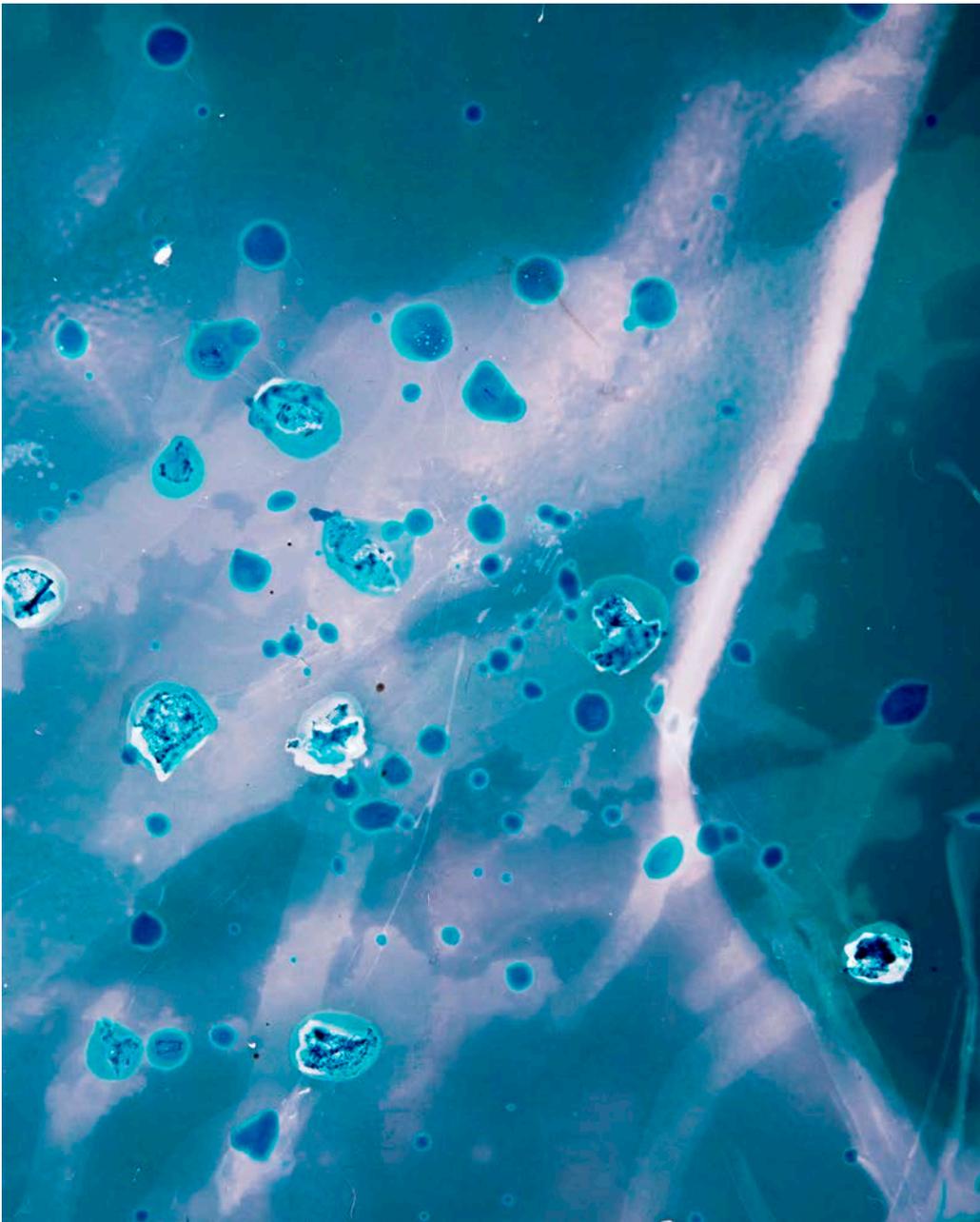
Douglas Mandry. Equivalences

Bildhalle, Zurich, 04.10. – 17.11.2018

www.bildhalle.ch

L'exposition *Equivalences* réunit trois séries de Douglas Mandry liées par un motif initial, le paysage, et une pratique de la photographie expérimentale mêlant prise de vue analogique, photogrammes et manipulations manuelles multiples, en particulier dans les teintes. Les images dialoguent entre figuration et abstraction, réflexions environnementales (la fonte des glaciers) et métaphotographiques. L'artiste place ainsi l'idée de transformation au cœur de sa démarche. Dans la série *Unseen sights* (2015-2018), Douglas Mandry photographie des sites archéologiques du Proche-Orient puis utilise la colorisation à la main pour évoquer à la fois nos stéréotypes sur les paysages orientaux et l'histoire du processus photographique. Dans la série *Monuments* (2018), il documente la fonte des glaciers en créant une constellation d'images. L'artiste réalise en particulier des photogrammes de la glace : dans le laboratoire, celle-ci est posée à même le papier photosensible puis exposée à la lumière. L'image obtenue est ensuite reportée sur une plaque de verre afin d'évoquer la fragilité de la matière et le lent processus de disparition.

Douglas Mandry (1989, CH ; vit à Zurich) a obtenu son Bachelor en photographie à l'ECAL en 2013.



© Douglas Mandry, Monument, Aletsch #8, 2018, photogramme de glace, impression digitale sur verre, 70x50 cm. Courtesy Bildhalle

"Seductively beautiful in the use of color, the diversity of form and the choice of materials while, simultaneously, being conceptually sophisticated in terms of subject-matters and photographic processes: the starting points for the artist Douglas Mandry (b. 1989 in Geneva), who has moved to Zurich in 2013, are real world phenomena and experimenting with various photographic techniques. Oscillating between historical analogue and contemporary digital imaging methods, the artist creates his very own pictorial worlds. Observations in nature and the examination of current issues merge in his work with his reflections regarding his chosen medium photography – documentation with abstraction, reasoning with sensuality. Conceptual rigor and experimental liberties are well balanced in Douglas Mandry's work, and the autonomous nature of photographic processes bears serendipitous results: the unforeseen meets intention and idea. This way, complex issues receive poetic allure. Each work retains a productive riddle that encourages us to question our perception of the reality of the world and the reality of images. "

Nadine Olonetzky

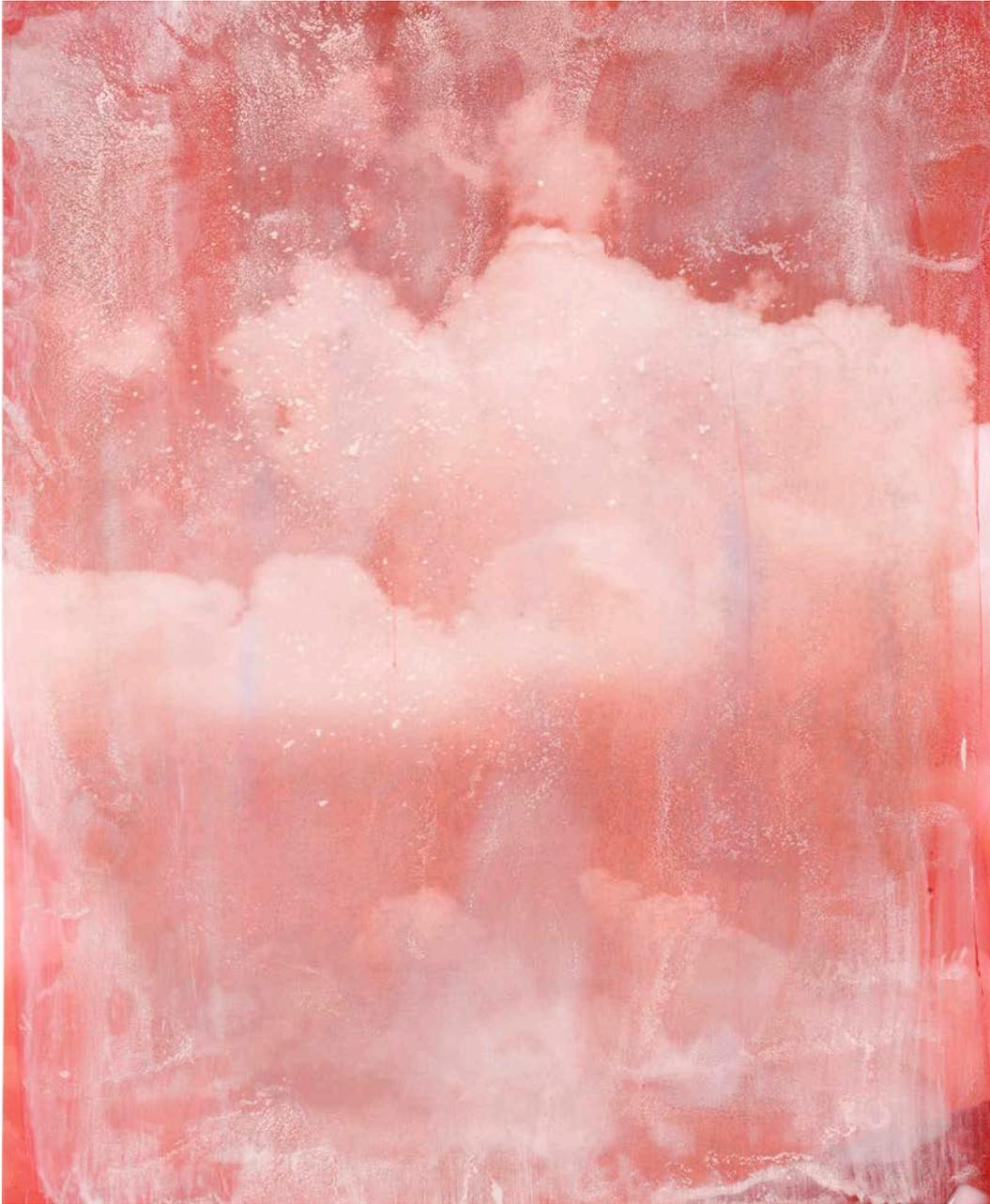
Publication présentée en avant-première (sortie en librairie en février 2019) : Douglas Mandry, *Equivalences*, Paris, RVB Books, avant-propos de Robert Shore, graphisme de Nicolas Polli, 216 pages, 21x28 cm, relié, 800 ex., édition spéciale de 50 exemplaires avec un tirage signé de 17x22 cm, disponibles à la Bildhalle.



© Douglas Mandry, Unseen sights, Mountain Pass IV, 2017, aérographe sur c-print, 120x150 cm. Courtesy Bildhalle

" Douglas Mandry does not so much as add reality to his landscape photographs by coloring them, but rather deconstructs it by emphasizing the process of creation. Mandry colors his landscapes and adds new layers to the picture plane on the basis of his memory, like a painter who deliberately turns his sketch of a place into a painting in his studio. "

Mirjam Kooiman, Foam, Amsterdam



© Douglas Mandry, Unseen sights, Cloud I, 2018, aérographe sur c-print, 110x90 cm. Courtesy Bildhalle



© Anastasia Mityukova, Project Iceworm, 2018. Courtesy ECAL – Bachelor Photographie 2018

Diplômes 2018 – BA et MA Photographie

ECAL, Renens/Lausanne, 28.9. – 12.10.2018

www.ecal.ch

L'ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne présente chaque année une sélection des diplômes Bachelor et Master 2018. Par le biais d'éditions, de photographies, de typographies, de peintures, d'installations interactives ou encore d'objets de design, cette exposition donne ainsi l'occasion de venir découvrir les travaux d'étudiants issus des différents programmes de niveaux Bachelor (Arts Visuels, Design Industriel, Design Graphique, Photographie, Media & Interaction Design) et Master (Arts Visuels, Design de Produit, Photography, Type Design), ainsi que les créations du Master of Advanced Studies in Design for Luxury & Craftmanship. À cette occasion, l'ECAL édite pour la septième fois un *Yearbook* de 265 pages, avec tous les travaux des diplômés de cette année.

" En 1959, l'armée américaine construit une base militaire sous la calotte glaciaire du Groenland, afin d'y déployer des missiles. En raison du réchauffement climatique, les déchets nucléaires laissés sur place suite à l'abandon de la base sont en voie de refaire surface, menaçant l'écosystème des Inuits de Thulé. Mon installation (assemblage de cyanotypes, collages, archives, vues aériennes, vidéo) et mon ouvrage décomposent les événements et les transgressions: attitude coloniale, destruction, pollution, donnant à voir une réalité inaccessible et invisible. "

Anastasia Mityukova



© Solène Gün, *Turunç* (Bitter Orange), 2018. Courtesy ECAL – BA Photographie 2018

" *Turunç* propose une immersion dans le quotidien de jeunes garçons issus de l'immigration turque en Europe, dans des lieux urbains comme la banlieue parisienne et berlinoise. Ces lieux représentent, pour moi, des terrains manquant de perspectives, où cette jeunesse se construit un univers très particulier, entre l'envie de se montrer et de se cacher. C'est à partir de cette contradiction identitaire que j'ai créé mon ouvrage photographique, tout en établissant une proximité avec le sujet, ce qui m'a empêchée parfois de voir certains détails ou de bien les observer.

Solène Gün, *Turunç*



© Myriam Bonaglia, détail de l'installation *Galbanum*, 2018. Courtesy ECAL – Bachelor Photographie 2018

" *Galbanum* est une installation multi-sensorielle inspirée des jardins à l'anglaise. Lieux d'observation, de réflexion et de contemplation, ces espaces oscillent constamment entre naturel et culturel, ne suggérant en réalité qu'une apparence de liberté à travers une chorégraphie non hiérarchisée de l'espace. En constante mutation, le végétal peut être une source de sensations contradictoires, étant à la fois captivant et répugnant. Fascinée par l'analogie que crée notre subconscient entre les couleurs et les odeurs, j'ai imaginé ce travail comme une expérience immersive aux regards pluriels. "

Myriam Bonaglia



© Julien Deceroi, Protogen, Inc, 2018. Courtesy ECAL – BA Photographie 2018

" *Protogen, Inc.* questionne la manipulation génétique en se réappropriant les codes esthétiques publicitaires et scientifiques tout en mettant en avant la supériorité du monde naturel. Ces hybridations explorent les possibilités liées à une nouvelle technologie faisant polémique: CRISPR CAS9. Cette installation témoigne de la volonté de l'Homme à vouloir s'élever au rang de Créateur, tout en laissant au spectateur le choix d'y voir une menace ou une opportunité. *Protogen, Inc.* m'a permis d'explorer de nouvelles pratiques scientifiques tout en redéfinissant ma vision de la science ultra-technique. "
Julien Deceroi



© Vincent Levrat, Outburst, 2018, installation. Courtesy ECAL – BA Photographie 2018

" Les terrains vagues, de par leur vide et leur manque de fonction, se révèlent insoumis aux normes sociales. Ils représenteraient ainsi des espaces de liberté où l'imaginaire s'exprimerait sans limite. J'ai donc investi un terrain vague pour en faire mon royaume, un espace des possibles. C'est un terrain de jeux où l'on célèbre l'expérimentation physique, la matérialité, un territoire permettant de s'échapper du monde virtuel et technologique. Les matériaux pauvres trouvés in situ deviennent source de création, une fois animés de la vertu de la naïveté infantile. "

Vincent Levrat



© Karla Voleau Hiraldo, *Hola Mi Amol*, 2018. Courtesy ECAL – MA Photographie 2018

" Aussi loin que je m'en souviens, il y a toujours eu cette blague récurrente dans ma famille : ne sors jamais avec un Dominicain ! Mes interactions avec les hommes en République dominicaine ont de toute manière toujours été limitées, puisque j'y suis considérée comme une touriste, une étrangère. Finalement, au lieu de m'en éloigner, l'interdiction familiale et les préjugés m'ont poussée à explorer ce pan important de la culture dominicaine, celui de la sensualité. Entre photographie et performance, ce projet raconte mon immersion en tant que touriste à la recherche d'un amour exotique. "

Karla Voleau Hiraldo



© Ivo Fovanna, Digital Excavation, 2018. Courtesy ECAL – BA Photographie 2018

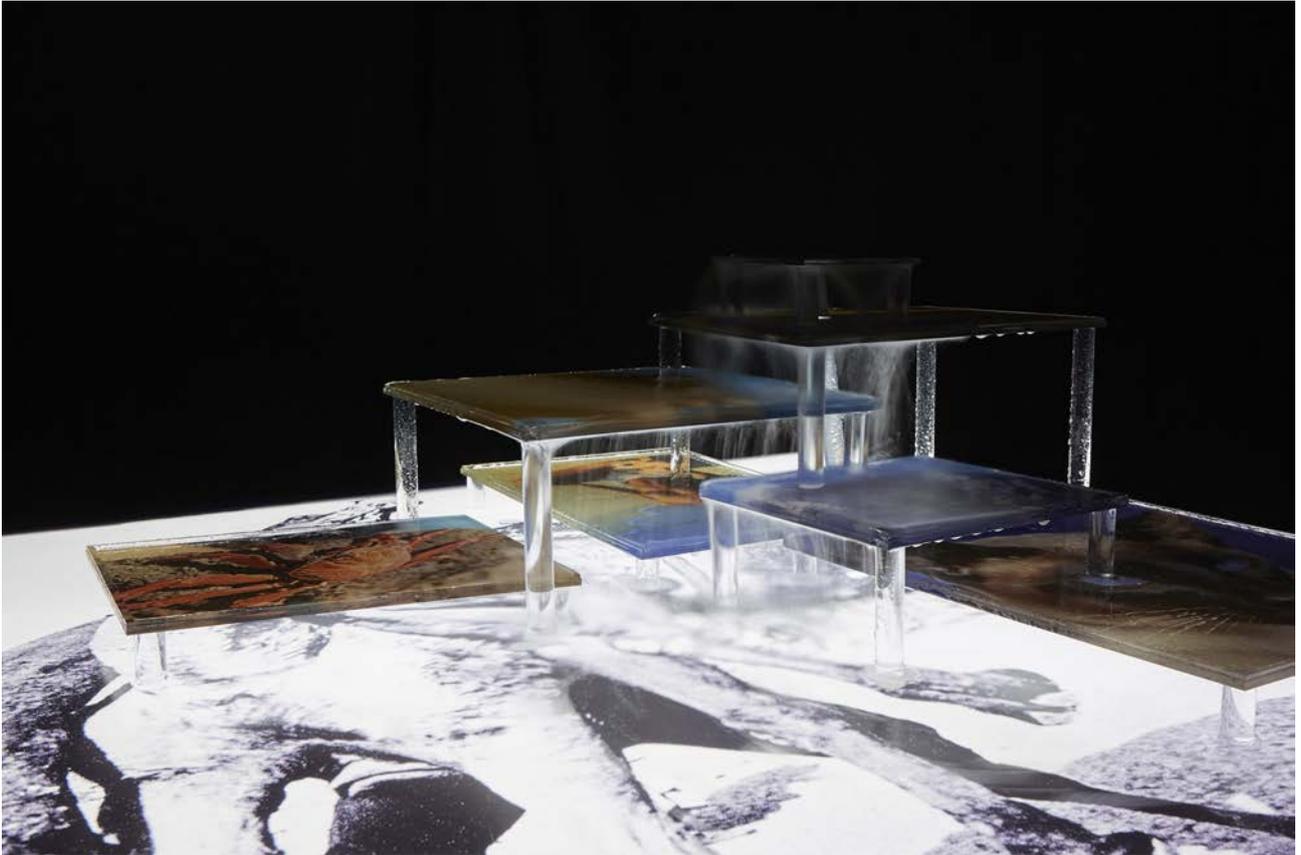
" Inscrites dans la ville, les structures des vestiges du passé émaillant l'espace urbain se mêlent à la modernité. En photographe confronté à la généralisation du numérique, avec *Digital Excavation*, j'ai cherché à explorer la lisibilité et les significations possibles que la photogrammétrie pourrait donner à cette juxtaposition anachronique. Il apparaît que les représentations nées de cette technologie génèrent des espaces fragmentaires, issus de milliers de photographies, ouvrant un espace utopique alternatif nous forçant à repenser notre perception du réel, passé comme présent. "

Ivo Fovanna



© Yuliya Khan, Rudiments, 2018. Courtesy ECAL – MA Photographie 2018

" *Rudiments* explore le paysage corporel et ses représentations. Partant de la forme de la statue idéalisée, mon projet de recherche se tourne ensuite vers des formes de corps humains réelles. Le corps est curieux et mystérieux. En le pliant, en le déformant et en le violant, on peut créer de nouvelles formes déroutantes. Pour amalgamer la sculpture et le corps, des parties d'un corps imaginé ont été créées et fusionnées avec les formes du corps réel, créant un nouveau paysage et interrogeant l'évolution et la mortalité du corps humain. Celui-ci peut parfois être surprenant, suspect et gênant, mais il reste toujours profondément humain. "



© Calum Douglas, Arcana, 2018. Courtesy ECAL – MA Photographie 2018

"*Arcana* explore la spiritualité de l'ère numérique grâce à l'utilisation de l'imagerie pré-Internet essentiellement. La recherche se concentre sur la culture numérique et les changements sociétaux d'aujourd'hui, traitant des sujets tels que le Big Data, le consumérisme et la psychologie, ainsi que la façon dont ceux-ci affectent les individus et l'individualisme. Ce travail sculptural, incorporant les éléments de l'eau et du feu, offre une expérience immersive, apaisante et chaotique.

Ce projet de recherche a révélé le pouvoir de la psychologie du marketing à l'ère numérique et son influence considérable sur la société. "

Calum Douglas



© Corenton Leroux / ECAL

CREDO – Regards croisés sur la diversité religieuse et spirituelle

ECAL @ Espace Arlaud, Lausanne, 20.09. – 11.11.2018

www.musees.vd.ch/espace-arlaud/accueil

Entre 2017 et 2018, une équipe de sociologues du CIC – Centre intercantonal d'information sur les croyances a recensé, localisé et documenté les quelque 800 communautés religieuses et spirituelles établies sur le territoire du Canton de Vaud, tandis qu'une classe d'étudiants en Bachelor Photographie de l'ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne, sous la direction du professeur et photographe Matthieu Gafsou, a sillonné le canton à la rencontre d'une vingtaine d'entre elles. Leur travail donne pour la première fois une vue d'ensemble de la diversité des croyances dans la région.



© Arthur Lehmann / ECAL



Matthias Bruggmann, Reef Idlib, Syrie, 20 février 2013 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris

" Deux hommes pleurent la mort de leur frère, décapité par un obus de l'armée. La peur des bombardements était devenue telle que les familles n'organisaient plus d'enterrements publics. " Matthias Bruggmann

Matthias Bruggmann. Un acte d'une violence indicible

Musée de l'Elysée, Lausanne, 17.10.2018 – 27.01.2019
www.elysee.ch

Matthias Bruggmann est le lauréat de la deuxième édition du Prix Elysée (2017) pour son projet sur la Syrie. Souhaitant " susciter, chez un public occidental, une compréhension viscérale de la violence intangible qui sous-tend tout conflit ", il fait le pari de ne rien voiler de ses images, explicites et brutales. Réalisées sur le terrain, elles enjoignent le spectateur de ralentir, et de prendre la mesure d'un conflit – certes géographiquement lointain, mais rendu omniprésent dans les médias.

Si des dizaines de milliers de clichés de torture pris par des photographes syriens n'attirent pas l'attention du public occidental, que peut accomplir un étranger qui ne parle même pas arabe ? Les photographies de Matthias Bruggmann portent un regard critique sur la représentation des horreurs de la guerre. Elles donnent à voir au public occidental une image plus nuancée de l'expérience du conflit armé et gommant les frontières entre photojournalisme et photographie artistique contemporaine.

Commencé en 2012, son projet nous immerge dans la complexité du conflit. Ses images, qui couvrent une zone géographique plus vaste que la Syrie, questionnent nos suppositions morales et suscitent une meilleure compréhension de la violence.

Matthias Bruggmann explique : " D'un point de vue formel, mon précédent travail amenait le public dans une situation où il devait décider de la nature de l'œuvre même. Ce mécanisme pourrait ressembler, bien qu'on puisse le contester scientifiquement, à ce qui se produit en physique quantique lorsque l'observation change la nature de ce qui est observé. Mon travail sur la Syrie s'inspire de ce présupposé. D'un point de vue documentaire, il s'agit, à ma connaissance et jusqu'à présent, de la seule oeuvre de ce type réalisée à l'intérieur même de la Syrie par un seul photographe occidental, et ce en grande partie grâce à l'aide et aux travaux dévoués de certains des meilleurs experts indépendants sur le conflit. En raison de la nature de ce conflit, j'estime qu'il est nécessaire d'étendre le périmètre géographique de ce travail. Il s'agit là essentiellement d'une tentative de créer un sentiment d'ambiguïté morale. Sa conception vise à mettre le public mal à l'aise en remettant en cause ses propres suppositions morales, et ainsi à essayer de susciter, chez un public occidental, une compréhension viscérale de la violence intangible qui sous-tend tout conflit.



Matthias Bruggmann, Marmarita, Reef Homs, Syrie, 11 septembre 2013 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris

" Piscine de l'hôtel al-Khair, au-dessus de Marmarita. Certains des jeunes hommes photographiés ici faisaient partie de la milice qui protégeait Marmarita et assiégeait à la fois le Krak des chevaliers et al-Husn, le village sunnite qui s'était développé autour. Le Krak fut repris par l'armée syrienne en mars 2014. Des sources médicales libanaises, citées par Reuters, rapportèrent que quarante des combattants de l'opposition se retirant de la zone avaient été blessés et que huit furent tués dans une embuscade sur le chemin de la frontière. " Matthias Bruggmann

L'un des moyens utilisés consiste à pervertir les codes normalement employés dans la photographie documentaire pour accroître l'identification avec le sujet. "

Curatrice : Lydia Dorner, conservatrice assistante, Musée de l'Elysée

Publication : L'exposition s'accompagne d'un livre coédité par les Éditions Xavier Barral et le Musée de l'Elysée, conçu grâce au financement du Prix Elysée. Le photographe, en juxtaposant des images prises par des téléphones portables de miliciens combattant l'État islamique à ses propres clichés, invite à réfléchir sur la perception occidentale de la photographie en zones de guerre et sur le rôle du photojournalisme. Plusieurs spécialistes du conflit syrien signent un texte dans l'ouvrage : " Une nation en ruine " par Rania Abouzeid, " Assaut collectif sur la Syrie " par Nir Rosen, " La crise syrienne : de la nature de la vision officielle " par Issam Abdelrahim et Mazen Bilal, " La révolution syrienne " par Labib Nahhas, " La révolution syrienne, causes et conséquences " par Amjad Farkh.

Photographe suisse né en 1978 à Aix-en-Provence, Matthias Bruggmann travaille depuis plus de quinze ans sur les différentes zones de conflits dans le monde. Diplômé de l'École de photographie de Vevey en 2003, il s'intéresse très tôt à la complexité de son métier en temps de guerre. Au début des années 2000, il accompagne Antonin Kratochvil qui couvre l'invasion en Irak. Cette première expérience lui offre l'occasion d'explorer le lien complexe entre la photographie de reportage et la réalité qui est saisie, décrite. Depuis, ses projets personnels l'ont mené en Égypte, en Haïti, en Libye ou encore en Somalie. Le travail de Matthias Bruggmann a figuré dans l'exposition *reGeneration : 50 photographes de demain* organisée par le Musée de l'Elysée en 2005 et il a fait partie de l'équipe du commissariat de *Tous photographes !* présentée au musée en 2007. Il est par ailleurs l'un des cofondateurs de l'espace contemporain Standard/Deluxe à Lausanne. Ses images sont publiées dans de nombreux quotidiens et magazines, parmi lesquels *Le Monde*, *The Sunday Times*, *Time Magazine*, *National Geographic*. Ses travaux font partie des collections publiques du Frac Midi-Pyrénées, du Musée de l'Elysée et de diverses collections privées.



Matthias Bruggmann, Shirqat, Irak, 22 septembre 2016 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris



Matthias Bruggmann, Sur la route, Irak, 24 septembre 2016 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris



Matthias Bruggmann, Zone industrielle, Deir ez-Zor, Syrie, 5 mai 2015 © Matthias Bruggmann / Contact Press Images. Courtesy Musée de l'Elysée, Lausanne et Galerie Polaris, Paris

" Le Prix Elysée est ouvert à des photographes ou des artistes prometteurs utilisant la photographie, quelle que soit leur nationalité, dont le travail a fait l'objet de premières expositions et publications. Ils sont recommandés par un professionnel reconnu dans le domaine de la photographie, de l'art contemporain, du cinéma, de la mode, du journalisme ou de l'édition. Tous les genres et techniques photographiques sont bienvenus. Le prix n'a pas de thème.

Le Musée de l'Elysée sélectionne huit nominés sur la base de leur dossier de candidature. Ils reçoivent une contribution de 5'000 CHF en vue d'une première présentation d'un projet inédit dans le livre des nominés, publié pour l'occasion. Ce livre ainsi que le dossier complet des nominés sont examinés par un jury d'experts pour désigner le lauréat, qui reçoit 80'000 CHF. Cette somme est attribuée pour moitié à la production du projet et pour moitié à la publication du livre de ce projet. Le lauréat doit mener son travail à terme en une année, au cours de laquelle il est suivi par un conservateur du Musée de l'Elysée. Le projet et le livre du lauréat sont présentés à l'occasion d'un événement majeur du Musée, la Nuit des images. Le livre des nominés et celui du lauréat sont réalisés par l'une des imprimeries de la Fondation de Famille Sandoz.

Les huit nominés et le lauréat bénéficient tous des conseils du Musée et d'une importante visibilité. L'appel à candidature a lieu tous les deux ans. La troisième édition du Prix Elysée est lancée en janvier 2018. Elle se conclut en juin 2020. "

www.prixelysee.ch



© Liu Bolin, Your World, de la série Hiding in the City, 2014. Courtesy Galerie Paris-Beijing

Liu Bolin. Le Théâtre des apparences

Musée de l'Elysée, Lausanne, 17.10.2018 – 27.01.2019

www.elysee.ch

Cette première exposition muséale en Suisse à caractère rétrospectif rassemble près de cinquante photographies monumentales et plusieurs sculptures illustrant les grands thèmes abordés par l'artiste chinois Liu Bolin au fil de sa carrière : les stratégies politiques et économiques du pouvoir chinois, les traditions ancestrales et les symboles religieux et culturels, les actions individuelles ou collectives de résistance, la transformation de l'environnement urbain, les dérives écologiques et la mise en place d'une société d'hyperconsommation.

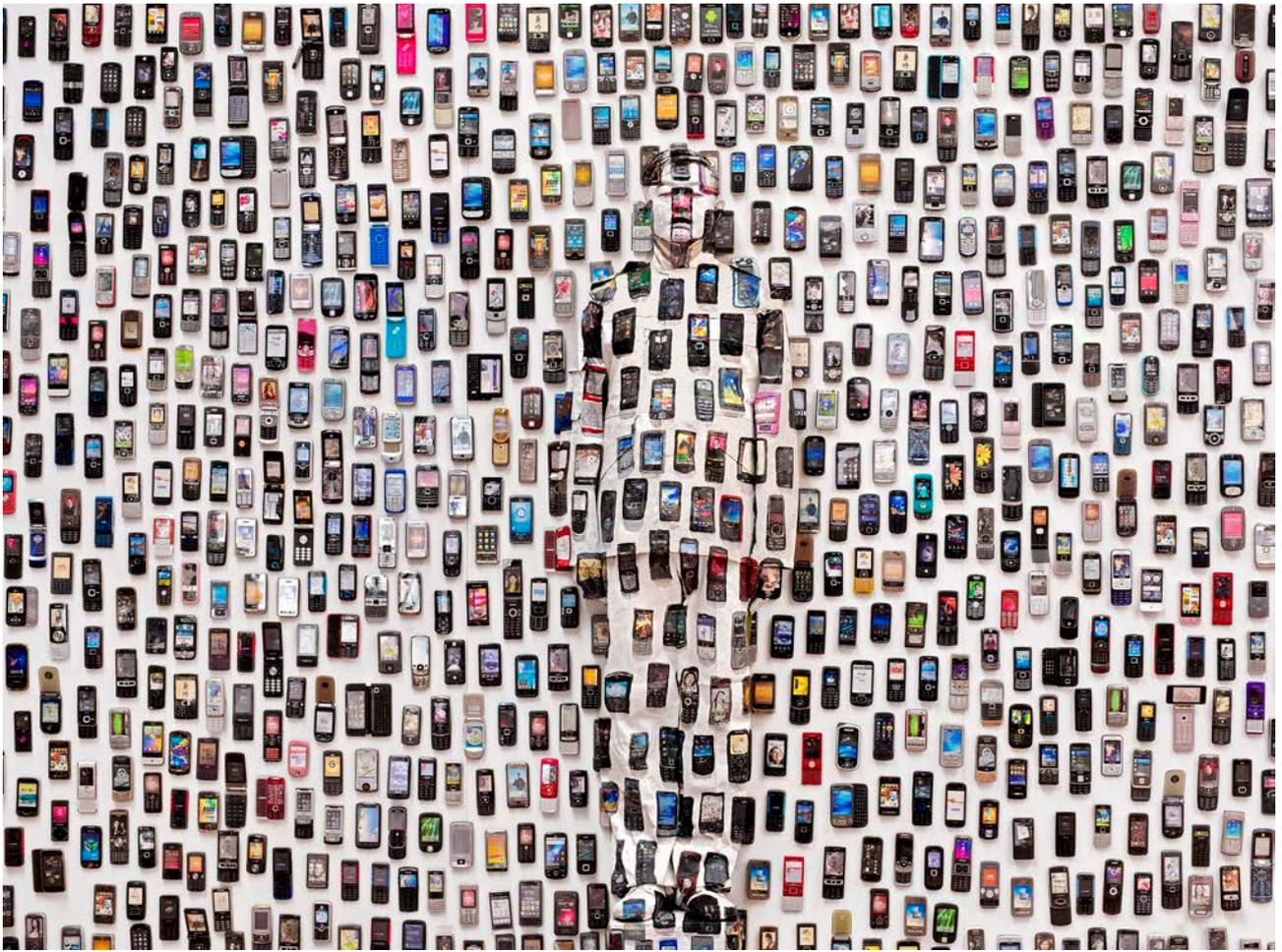
En 2005, sa série Hiding in the City [Se cacher dans la ville] s'ouvre sur un autoportrait en couleurs de l'artiste immobile, recouvert de peinture et se confondant avec les décombres de son propre atelier situé dans le quartier d'artistes rasé par le gouvernement chinois.

« J'ai décidé de me fondre dans l'environnement. Certains diront que je disparaiss dans le paysage ; je dirais pour ma part que c'est l'environnement qui s'empare de moi. »

Depuis, cet artiste caméléon, avec l'aide de ses peintres assistants, sans aucun trucage numérique, se fond dans le décor – les yeux fermés, sa silhouette à peine visible –, puis fige cette performance grâce à la photographie. Il pose ainsi pendant des heures devant un monument, un paysage, un mur ou une accumulation d'objets à l'instar d'une protestation silencieuse : l'artiste se rend invisible pour mieux désigner le visible devant lequel il se confond.

Liu Bolin est né en 1973 dans la province de Shandong, à l'est de la Chine. Il a étudié à l'Académie des beaux-arts du Shandong avant d'être diplômé de l'école des beaux-arts de Pékin en 2001. Il vit et travaille à Pékin.

Curateur : Marc Donnadiou, conservateur en chef, Musée de l'Elysée, avec Emilie Delcambre-Hirsch, assistante au département des expositions



© Liu Bolin, Mobile Phone, de la série Hiding in the City, 2012. Courtesy Galerie Paris-Beijing

Publication : Un livre, édité par le Musée de l'Elysée sous la direction de Marc Donnadiou, accompagne l'exposition. Il réunit un ensemble important d'œuvres réalisées par Liu Bolin en Chine entre 2005 et 2013. Des textes inédits apportent des éclairages originaux sur son principe de création, porteur d'une forte charge symbolique. Et si, dans notre société post-moderne, pour chaque individu comme pour l'artiste, disparaître c'était protester ?



© Liu Bolin, Road Block, de la série Hiding in the City, 2007. Courtesy Galerie Paris-Beijing



© Liu Bolin, Unify the Thought to promote education more, de la série Hiding in the City, 2007. Courtesy Galerie Paris-Beijing



© Max Pinckers, A Curious Phenomenon for Which I Know Not of a Valid Explanation, de la série The Fourth Wall, 2012. Courtesy Fotomuseum Winterthur

25 Years! Shared Histories, Shared Stories

Fotomuseum Winterthur, Winterthur, 20.10.2018 – 10.02.2019

www.fotomuseum.ch

Pour célébrer le 25^e anniversaire du Fotomuseum Winterthur, la directrice de l'institution a invité des amis et des collègues à sélectionner leurs œuvres préférées de sa collection, qui est au cœur de ses activités depuis la création du musée en 1993. Nadine Wietlisbach a ajouté d'autres œuvres à ces premiers choix afin de donner un aperçu de l'avenir du Fotomuseum.

La publication qui accompagne l'exposition comprend de nombreuses interviews, des essais, ainsi qu'une série de portraits d'Anne Morgenstern. L'ouvrage est publié par Spector Books en novembre.

Curatrice : Nadine Wietlisbach, directrice du Fotomuseum Winterthur



© Joel Sternfeld, *A Woman Out Shopping with Her Pet Rabbit*, Santa Monica, California, 1988. Courtesy Fotomuseum Winterthur



Christer Strömholm, Jackie & Adèle Chanel Mannequin, Paris 1961, de la série Place Blanche © Christer Strömholm/Strömholm Estate. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© John Baldessari, de la série *Throwing Three Balls in the Air to Get a Straight Line (Best of Thirty-Six Attempts)*, 1973. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Bruno Serralongue, Compte-rendu photographique du démantèlement du camp de migrants de Calais connu sous le nom de «bidonville d'Etat» ou de «New Jungle», 24 - 27 octobre 2016, de la série Calais, 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Roni Horn, de la série Some Thames, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Beat Schweizer, Teriberka, Russie, mars 2012. Courtesy Coalmine

Beat Schweizer. Signes de confiance

Coalmine – Forum für Dokumentar fotografie, Winterthour, 19.10. – 21.12.2018
www.coalmine.ch

L'exposition *Anzeichen der Verlässlichkeit* est consacrée aux images de Beat Schweizer (1982, CH ; basé à Berne) réalisées lors de plusieurs voyages à l'extrême nord de la Russie. Le photographe s'intéresse autant à la morphologie des lieux lointains qu'à l'existence des populations isolées. Il s'approche discrètement des habitants comme des constructions pour documenter leur vie quotidienne particulière liée aux rudes conditions climatiques. L'exposition à Coalmine est structurée en trois parties selon des endroits et des séries photographiques spécifiques : la ville de Norilsk (série *Michailovna hat angerufen*, 2017-2018), la petite commune de Dikson (série *An der Frostgrenze*, 2013) et le village de pêcheurs de Teriberka (série *Der Boiler*, 2012).

Curateur : Sascha Renner



© Beat Schweizer, Norilsk, Russie, juillet 2017. Courtesy Coalmine



© Andrzej Steinbach, Sans titre, 2013, impression pigmentaire, 40x60 cm. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Conradi

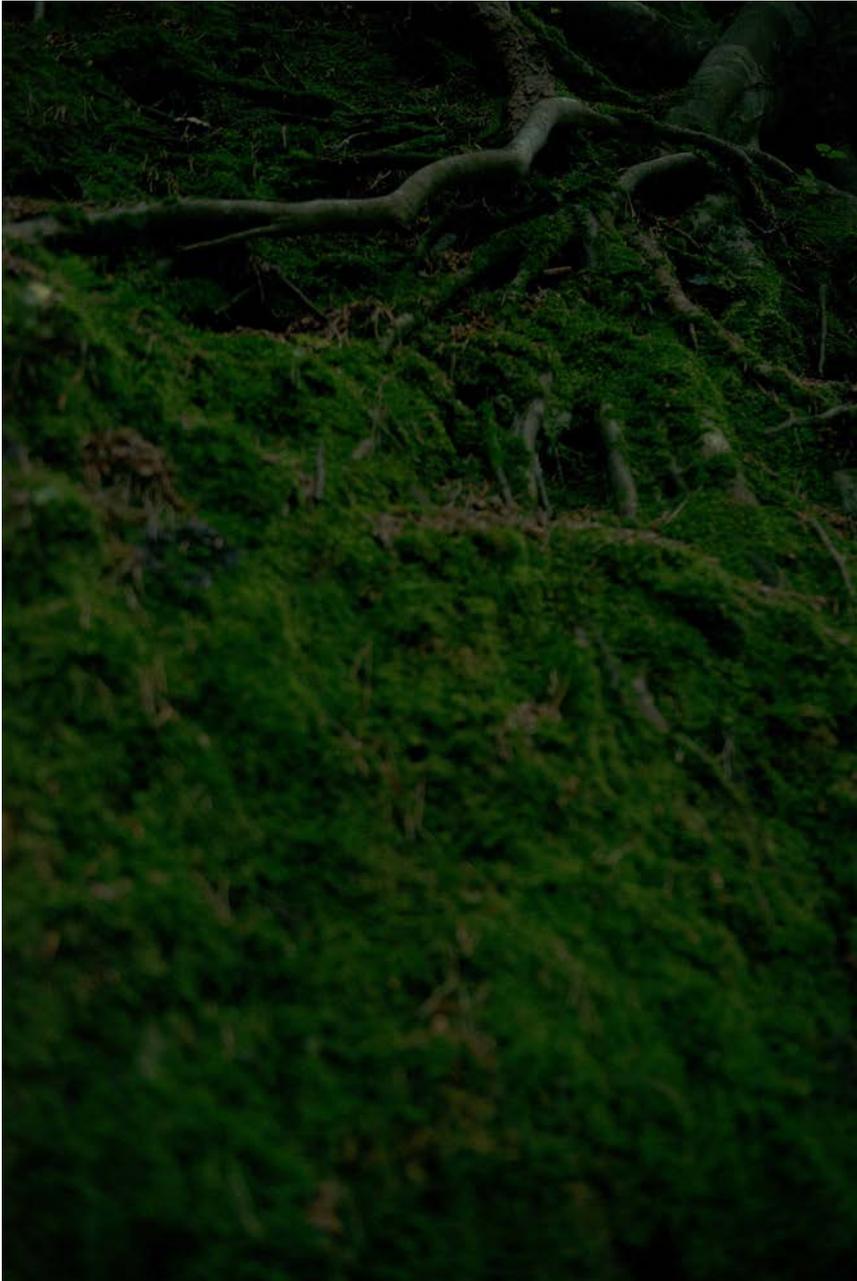
Andrzej Steinbach. Äussere Unordnung

Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthour, 19.10. – 21.12.2018
www.coalmine.ch

Andrzej Steinbach utilise le portrait photographique pour jouer avec les notions d'identité et d'identification. Vues séparément, ses photographies semblent issues de magazines de mode. Il y a un côté androgyne dans ses modèles qui rappelle vraiment les illustrations de publications contemporaines. Ce n'est que lorsqu'elles sont présentées en séries qu'elles évoquent des questions plus larges : le détournement politique du style, de la culture et de l'identité, et sa représentation par la photographie.
Curatrice : Alexandra Blättler



© Andrzej Steinbach, Figur I, Figur II, 2014-2015, impression pigmentaire, 90x60 cm.
Courtesy de l'artiste et de la Galerie Conradi



© Reto Camenisch, Geristein 4, 2017, impression pigmentaire sur papier Awagami, 134x90 cm. Courtesy Bernhard Bischoff & Partner

Reto Camenisch. Ueberall einsam und doch nirgends verlassen

Galerie Bernhard Bischoff & Partner, Berne, 26.10. – 24.11.2018

www.bernhardbischoff.ch

Une exposition de paysages explorant la roche et les sous-bois.



© Reto Camenisch, Grimsel 2. Courtesy Bernhard Bischoff & Partner



© Reto Camenisch, Grimsel 16. Courtesy Bernhard Bischoff & Partner



© Thomas Krempke, 323, 2013, de la série *Das Flüstern der Dinge*, 2008-2016, impression jet d'encre sur Innova, 30x40 cm

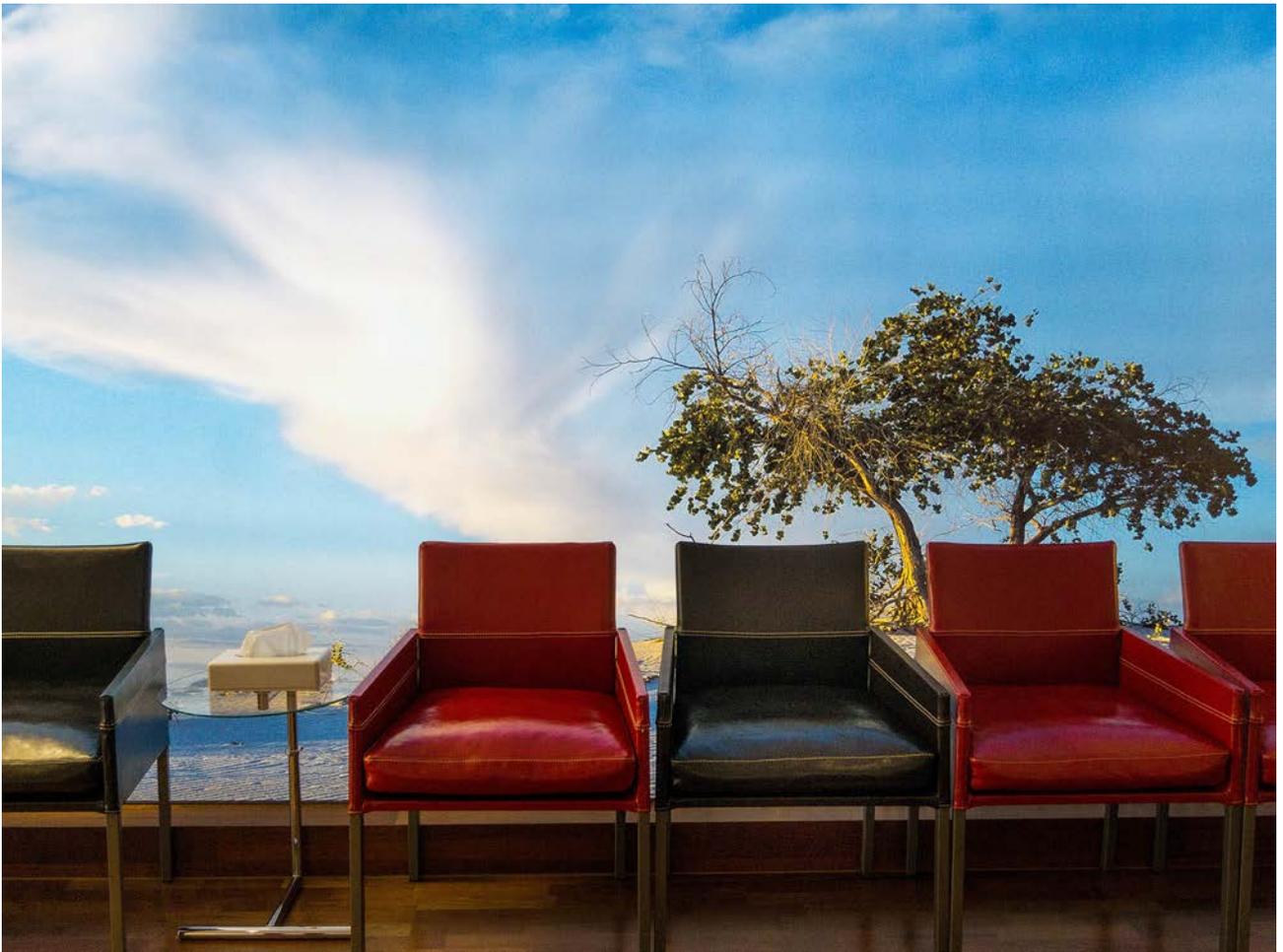
Thomas Krempke. Le murmure des choses

Galleria Cons Arc, Chiasso, 14.10. – 15.12.2018

www.consarc.ch

En 2008, l'artiste Thomas Krempke (1957, CH) a commencé à prendre des photos tous les jours. Il imprime ses images et les insère dans des cahiers, les relie les unes aux autres et écrit à leur propos. Le résultat est un registre de ses perceptions, un journal photographique, une cartographie de sa vision. Il photographie où qu'il soit et tout ce qu'il rencontre aux hasards de la vie. Il n'enlève rien, n'ajoute rien, pas même de la lumière. Dans les photos de Krempke, vous ne voyez pas d'événements extraordinaires, pas de guerres, pas de pauvreté et pas de paysages exotiques, mais ce qu'on appelle "la vie de tous les jours". Mais la photographie change le quotidien – le monde n'est plus le même, le voyage du regard se tourne vers l'intériorité. Comme au moment du réveil, quand la perception oscille encore entre les images de la nuit et celles du jour, l'artiste photographie dans un état de rêve éveillé, dans une sorte de lucidité somnambulique, en suivant ses impulsions de façon intuitive.

Une publication *Das Flüstern der Dinge* a été publiée en 2017 par Edition Patrick Frey.



© Thomas Krempke, 462-2, 2013, de la série Das Flüstern der Dinge, 2008-2016, impression jet d'encre sur Innova, 30x40 cm



© Régine Gapany, Bleu de Prusse, vue de l'exposition Passages, 2018

Régine Gapany. Passages

Musée du papier peint, Mézières, 05.07.2018 – 13.01.2019
www.museepapierpeint.ch

La photographe fribourgeoise Régine Gapany a séjourné à la résidence artistique « im Wedding », mise à disposition par l'Etat de Fribourg, du 1^{er} janvier au 30 juin 2017. Elle y a mené une réflexion sur l'image dans notre société contemporaine. Entretien avec la photographe sur les fruits de son travail à Berlin.

L'exposition Passages au Musée du papier peint de Mézières est le résultat de votre séjour à l'atelier im Wedding à Berlin en 2017. Comment ce séjour a-t-il contribué à votre projet ?

J'ai postulé en mars 2016 avec un projet d'impression photographique sur textile. Concrètement, j'ai profité du temps et de la liberté qu'offre une résidence comme celle-ci pour "penser ma photo". C'est d'expérience en expérience et en gardant ce qui me paraissait essentiel que j'ai procédé. Et comme je m'étais engagée à présenter quelque chose à mon retour, je me suis mise en quête d'un endroit où exposer. L'aide à la création de l'Etat de Fribourg a contribué à rendre cela possible.

Vos œuvres questionnent le rapport à l'image et « Passages » ouvre un dialogue entre photographie et peinture, inspiré par le lieu d'exposition. Comment avez-vous associé les œuvres d'Audrey Longchamp et les salles du château à vos créations ?

Ma récolte berlinoise se rapproche à beaucoup de niveaux des thématiques du Musée du papier peint (supports et répétitions de motifs). Quand j'ai reçu la confirmation que je pouvais y exposer et inviter quelqu'un sur ce projet, j'ai tout de suite pensé à Audrey Longchamp. Elle vient de la peinture, mais c'est une artiste réellement pluridisciplinaire. Dans le fond et la forme, nos travaux à ce moment-là dialoguent étrangement bien, jusqu'à presque se mélanger parfois. Audrey est venue visiter le musée cet hiver et s'en est directement inspirée dans sa création. Pour ma part, j'ai joué avec les lieux après coup et j'y ai trouvé et provoqué d'heureux hasards et correspondances. Finalement, c'est une balade à travers les salons du château que l'on présente avec *Passages*.

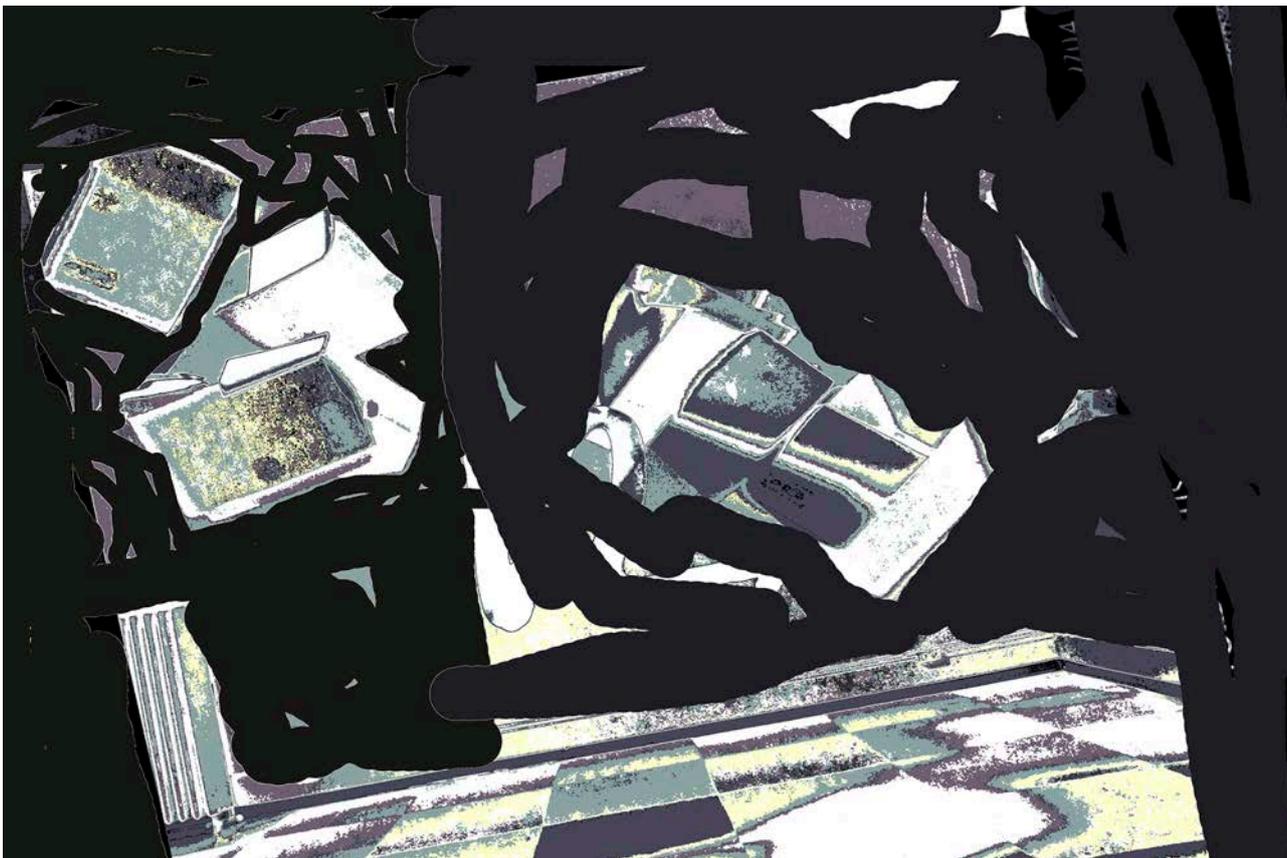


© Régine Gapany, Silke, vue de l'exposition Passages, 2018

Que représente ce projet à cette étape de votre parcours artistique ?

Une étape importante vers l'abstraction et une impulsion pour continuer à creuser. J'ai d'ailleurs entrepris à mon retour un Master en arts visuels à Berne. Ce fut surtout une très bonne expérience de création sur la durée, du concept à l'exposition.

Source : *Newsletter 3/2018*, Service de la culture, Etat de Fribourg, 19.9.2018



© Gérard Pétremand, de la série Chutes, 2018. Courtesy de l'artiste

Gérard Pétremand. Chutes

Humanit'Art, Genève, 26.09. – 03.11.2018

www.humanitart.ch

L'artiste et la diagonale de lumière

" Si revenir sur le motif est utile pour un peintre mais hasardeux pour un photographe, Gérard Pétremand n'hésite pas à prendre ce risque en l'amplifiant. Ainsi le mouvement peut paraître paradoxal, mais le point du départ est toujours réel comme dans une quête renouvelée entre sujet, motif et abstraction.

Découper dans le viseur, mais se permettre le repentir, c'est donner vie et présence aussi à quelque chose qui relèverait d'un éclat intérieur, de quelques formes tapies dans l'imaginaire ou simplement de l'expérience. De linéaire, le temps de l'image photographique nous surprend oblique. Celle-ci aura subi flou, distorsion et franchi la ligne de démarcation entre vrai et faux. Un chemin emprunté par la couleur comme voie d'accès.

L'abstrait et le figuratif n'agissent pas en s'excluant, mais leur cohabitation crée cette tension qui happe le regardeur. Pour Gérard Pétremand et comme l'illustre son parcours, photographie, design cinéma ou publicité, c'est toujours une question de forme entre trace et empreinte dans un même souci de la *Gestalt*. Alors, il ne faut pas chercher l'unité puisque la forme peut être vécue comme un drame en se séparant. Le hasard s'en trouve doublement reconfiguré et instaure des nouvelles vibrations.

Toutes ces compositions nous conduisent à nous interroger sur « l'air des choses ». Ce que le photographe voit et ce qu'il donne à voir est le principe même, mais la couleur est là pour y ajouter un bruit à l'image et mieux souligner le silence de la photographie. Forcément, dans une approche plus conceptuelle, la forme se dérobe, la focale est choisie pour « défocaliser » et l'image est à la fois close et ouverte, mystérieusement.

Quant à la motivation, intrinsèque, nous n'en saurons rien. Subjectiver le réel en empruntant des détours et opter pour la multiplication des points de vue. Ce même réel est traqué et une place active, vibrante est toujours concédée à la couleur.

La photographie, trace ou signe d'un futur en mouvement? Créer dans un seul et même sillon pour cette nouvelle évidence simultanée. Trace, fulgurance ou petite « clairière de l'ouvert » forment une sphère esthétique au sein de laquelle l'intuition dessine ses propres lignes de fuite et de rencontre.



© Gérard Pétremand, de la série Chutes, 2018. Courtesy de l'artiste

Si tout part de la photographie, l'artiste crée des paysages en mouvement et déconstruit l'horizon. Question de caractère, mais certainement essence d'une vision. Cela nous apparaît comme une nécessité intérieure. Une volonté d'exposer, mais aussi de conférer une part d'ombre comme pour mieux rendre visible. Aboutir à des accords singuliers. Chercher ailleurs son temps intérieur, là et là dans un mouvement de spatialisation furtif et joyeux.

Sa dimension, le lointain : deux plans dialoguent, un premier plan et un plan lointain, symbolique, mais en même temps, ce plan est lointain parce qu'il semble mouvant, parce qu'il est là et parce qu'il n'est pas mesurable.

Quelque chose qui advient et qui ne relève pas de la perspective linéaire. Une intervention sous forme d'une réappropriation de la réalité visible rendue par le médium photographique.

Sans doute, la recherche de l'unité d'un rythme qui échappe à tout système. C'est là, le point nodal, l'isthme dans lequel gît la création pour mieux surgir et la couleur vient s'agripper parfois comme un trouble.

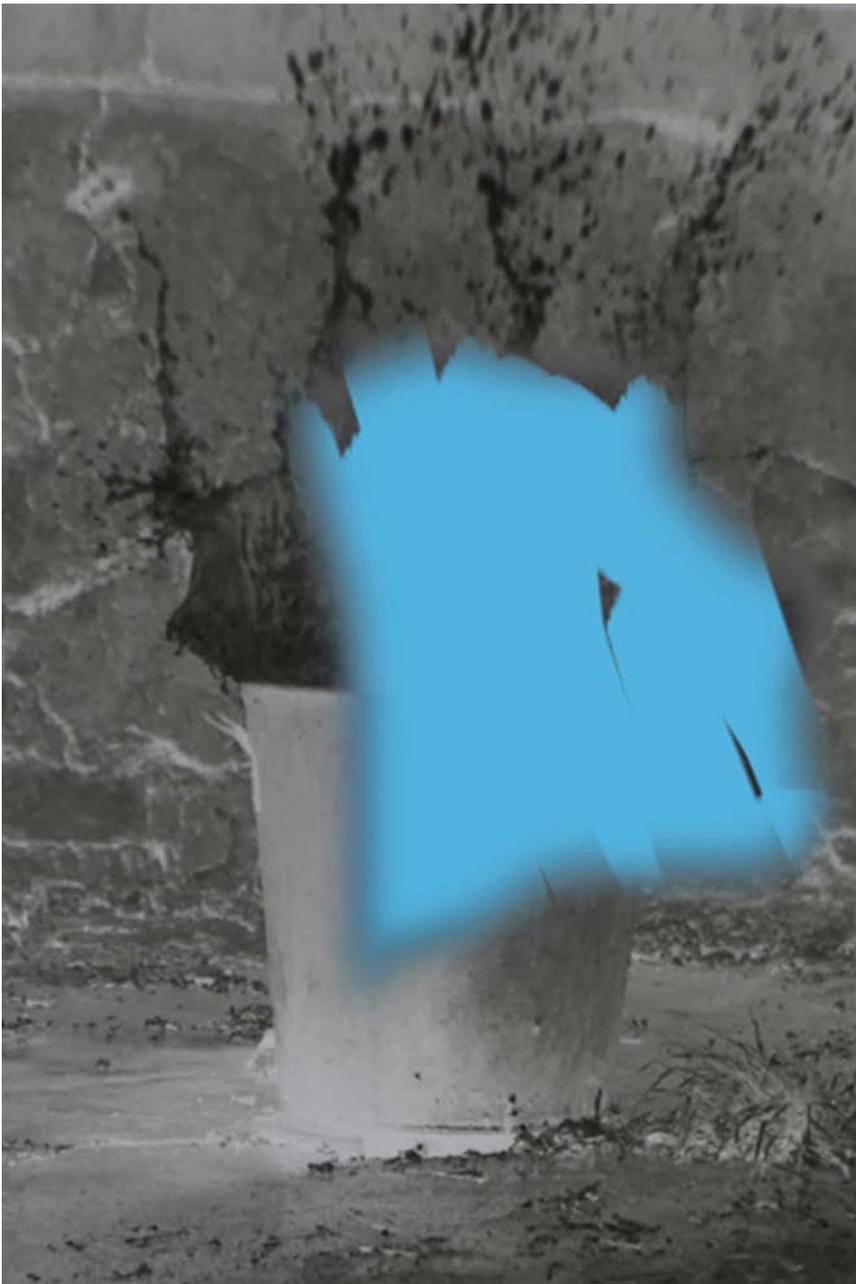
Les éléments sont alors suspendus dans la lumière. Entre présence et représentation, l'artiste introduit un tremblement dans l'espace de la lumière comme une intuition qu'il faut, à chaque fois, renouveler.

Arrêter l'événement du temps avec pour complice le reflet de la lumière, chahuter l'image et influencer sur l'horizon. La matérialité des objets et des choses n'est pas statique. Ces œuvres photographiques sont chargées de l'expérience du sensible et du souci de ce qui n'est pas évident, cherchent à provoquer une résonance. Être photographe et refuser de se parer de ce qui est évident.

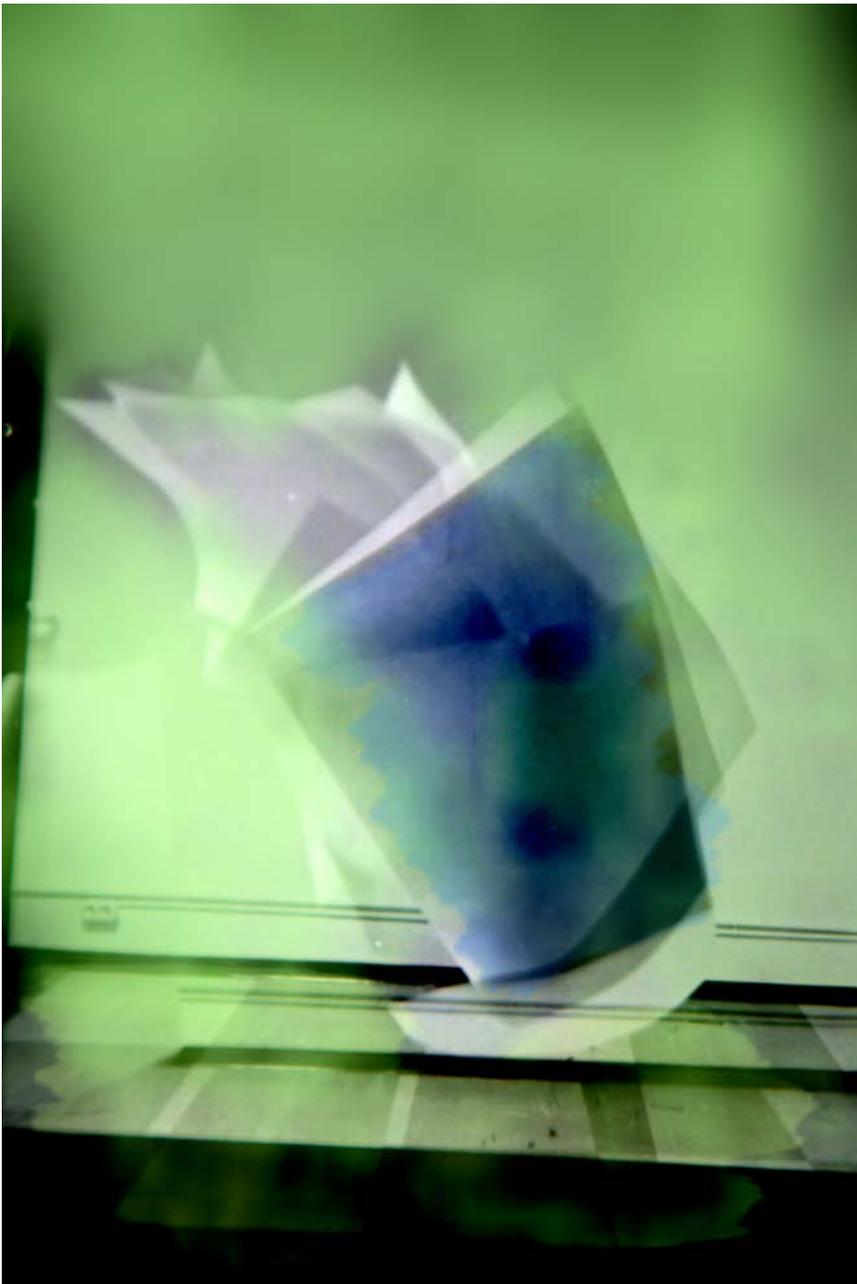
On se trouve face aux grands formats en résonance, complice d'un théâtre d'émotions. La vitalité cherche à primer sur le fini. Tel est le credo. *In fine*, des images qui ne sont pas sages et qui cherchent un langage de sensations à partir de la couleur dans une interdépendance entre visible et imaginaire. "

Mounira Khemir

Auteur, enseigne l'esthétique à l'Université de Paris VII



© Gérard Pétremand, de la série Chutes, 2018. Courtesy de l'artiste



© Gérard Pétremand, de la série Chutes, 2018. Courtesy de l'artiste



© Christopher Taylor, ÁMiðfjörður, Langanesströnd, 2014, de la série Steinholt. Courtesy Focale

Christopher Taylor. Steinholt

Galerie Focale, Nyon, 30.09. – 11.11.2018

www.focale.ch

" *Steinholt* est la troisième série de photographies que Christopher Taylor (1958, GB) consacre à l'Islande, pays de son épouse, Álfheiður. Une première série, *Sous le Glacier* (1996-1998), est inspirée par le livre d'Halldor Laxness : *Kristnihald undir Jökli* (1968) tandis qu'une seconde est réalisée aux îles Westman (*Vestmannaeyjar*, 2006-2010) d'où la mère d'Álfheiður est originaire. [...] La relation de Christopher avec la nature et les Islandais s'est approfondie depuis que le couple a acquis Steinholt, la modeste maison construite par les grands-parents paternels d'Álfheiður à Þórshöfn, sur la côte nord-est du pays. Maintenant, chaque année Christopher revient dans ce petit village d'environ 300 habitants. Il se consacre à la restauration de la maison, travaille de temps en temps à l'usine de congélation de poisson et surtout, quand le temps est favorable, il part explorer le paysage lors de longues randonnées escarpées. Christopher n'est plus un invité de passage, frappé et fasciné par la grandeur indomptable de l'environnement naturel. Il n'est pas non plus otage des espaces clos pendant les périodes de mauvais temps : désormais il vit avec les villageois de Þórshöfn. Il rend éloquent le temps qu'il y passe en interprétant les paysages et en observant les traces laissées par ceux qui y sont morts ou en sont partis, et qui relèvent de la mémoire collective. [...]



© Christopher Taylor, Lançons, 2016, de la série Steinholt. Courtesy Focale

La quête des traces

La série *Steinholt - Une histoire de l'origine des noms*, fait allusion à la transmission des noms pour perpétuer la mémoire. En créant sa propre fresque ici, le photographe, parfois avec l'intention de se rappeler certains détails du passé, parvient à aller au-delà de la seule évocation des événements anciens. Même quand elles dépeignent des lieux et des expériences particulières, ces images ne renvoient pas à l'anecdote. Le milieu naturel de ces régions hostiles au maintien de la vie humaine conserve une beauté et une pureté rares dans des espaces plus hospitaliers. Depuis les fenêtres disloquées, les vues à couper le souffle compensent la pauvreté de l'ameublement des maisons en ruine ou abandonnées. [...]

Contrairement aux photos prises en Chine et en Inde – les deux autres pays où il séjourne le plus fréquemment – la vie privée du photographe est impliquée ici. Les photographies évoquent l'histoire de la famille d'Álfheiður et insufflent une certaine intimité. Christopher se penche sur les traces du passé dans le milieu environnant, à la recherche d'une clé pour une perception approfondie de la femme avec qui il partage sa vie depuis plus de trente ans. En Islande, il est non seulement bien informé, voyageur éclairé, mais aussi un homme qui veut faire partie de ce qu'il voit et veut savoir ce que cela signifie. La façon dont il exprime ce sentiment d'appartenance est néanmoins suggéré : les détails autobiographiques sont emblématiques. Il n'est pas indispensable de savoir si l'une de ces fermes en ruine est celle des ancêtres de sa femme : la plupart des Islandais peuvent s'y identifier. [...]



© Christopher Taylor, Álfrheiður tenant le miroir de sa grand-mère, 2014, de la série Steinholt. Courtesy Focale

Au-delà de l'harmonie de la composition, de l'équilibre des zones claires et sombres, de l'interaction entre les lignes nettes et droites et les courbes douces, de la variété thématique, il y a une chose qui frappe le spectateur par un examen plus approfondi de ces photographies. Chaque image est le fruit d'une seule qualité fondamentale : celle d'observer tous les aspects du monde avec un oeil pensif, affectueux et prudent. Pour Christopher, la valeur n'a pas été attribuée à un ordre hiérarchique : il capture l'essence de chaque chose, humain, animal ou paysage et considère qu'il est un fragment de l'univers vivant. Il n'y a ni complexe d'infériorité ou de supériorité, et même pas un complexe d'égalité (tel que le maître bouddhiste Thich Nhat Hanh le suggère) parce que les frontières entre une chose et une autre disparaissent : le minéral, l'animal et le végétal font tous partie d'une seule symphonie. Une simple luge couchée dans la neige, un plat à gâteau en verre, un vieux fauteuil poussiéreux, un oeuf de guillemot - tout cela nous fait passer du monde de la nature à des épisodes plus intimes de la vie quotidienne, où nous pouvons plus fortement reconnaître les signes qui marquent le passage du temps. "

Monica Dematté, texte tiré du livre *Steinholt*, Kehrer, 2017



© Christopher Taylor, Skinnalón, Melrakkaslétta, 2012, de la série Steinholt. Courtesy Focale



© Virginie Rebetez, Manuscrit du procès mené contre Claude Bergier, de la série *Malleus Maleficarum*, 2018. Courtesy BCU Fribourg

EXPOSITIONS EN COURS

Virginie Rebetez. *Malleus Maleficarum*

Bibliothèque cantonale et universitaire, Fribourg, 14.09. – 03.11.2018

www2.fr.ch/bcuf

L'Enquête photographique fribourgeoise 2018 a été confiée à Virginie Rebetez (1979, CH). La photographe lausannoise s'est intéressée aux médiums et guérisseurs, très répandus dans cette région catholique de la Suisse et bien enracinés dans la culture fribourgeoise. Elle a fait connaissance avec leur personnalité et leurs pratiques en les plaçant dans un contexte historique plus large de chasse aux sorcières.

Malleus Maleficarum (" Le Marteau des sorcières ") est le traité écrit à la fin du 15^{ème} siècle par Henri Institoris et Jacob Sprenger, de zélés inquisiteurs dominicains particulièrement misogynes. L'ouvrage, utilisé jusqu'au 17^{ème} siècle dans le cadre de la chasse aux sorcières en Europe, fut réédité plus de trente fois.

"*Malleus Maleficarum* est probablement la tentative la plus ambitieuse et audacieuse de l'artiste d'explorer l'espace entre le visible et l'invisible, d'imaginer et de repenser l'histoire sous un nouvel angle. Le passé fait irruption à travers le personnage de Claude Bergier, accusé de sorcellerie et amené au bûcher le 5 août 1628 à Fribourg. Rebetez fait revenir Bergier en interrogeant les médiums sur lui, construisant ainsi des ponts entre les gens et les lieux séparés dans le temps et l'espace. *Malleus Maleficarum* est un livre personnel et intime, une réflexion sur la vie et une acceptation de l'inconnu; le langage photographique est poussé dans ses derniers retranchements dans le but de représenter la réalité et ce qui la dépasse."

Olga Yatskevich

Le Service de la culture du canton de Fribourg a créé l'Enquête photographique fribourgeoise en 1996. Sur concours, il confie à un photographe la réalisation d'une enquête sur un sujet documenté. L'Enquête fait ensuite l'objet d'une exposition et, en général, d'une publication. Elle est conservée à la Bibliothèque cantonale universitaire. L'Enquête, conduite tous les deux ans, vise à encourager la création artistique et à constituer un patrimoine photographique contemporain consacré au canton.



© Virginie Rebetez, Rasia Baumgartner, Plasselb (Fribourg), de la série Malleus Maleficarum, 2018. Courtesy BCU Fribourg



© Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth, de la série La Vallée, 2013-2016. Courtesy CPG

Une société déchirée. Des événements de longue durée

CPG – Centre de la Photographie Genève, 12.09. – 21.10.2018
www.centrephotogeneve.ch

Avec : Paula Bulling et Anne König, Christiane Eisler et Silke Geister, Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth, Matthias Hoch, Harald Kirschner, Christian Lange, Jürgen Nefzger, Susanne Kriemann, Christoph Schäfer, Andrzej Steinbach

Comment est-il possible de traduire en images des processus économiques ? Dans les années 1920, Sergueï Tretiakov, un des auteurs les plus influents de l'avant-garde soviétique, écrivait que le monde moderne devenait descriptible non pas du point de vue de chaque être humain, mais à partir des processus économiques. Au lieu de considérer les biographies des hommes, il fallait prendre en compte les biographies des choses. Si l'on traçait les choses sur leur route vers le monde, de leur statut de matière première jusqu'à leur incarnation en marchandise, les relations humaines, les points de contact, les contradictions et les conflits seraient bien plus lisibles.

Dans *Wege einer Ware* (Les chemins d'une marchandise) – l'histoire en images de Paula Bulling et Anne König – il est montré comment un arbre, qui a poussé dans les forêts du sud de la Finlande, est transformé en planches et expédié en Égypte pour devenir un bateau de pêche, puis échoue dans le cimetière de bateaux pour réfugiés de Lampedusa. L'association berlinoise Cucula, qui offre aux réfugiés des possibilités de formation professionnelle, fabrique avec le matériau provenant de ces embarcations des chaises design ; c'est ainsi que le bois de Finlande atterrit finalement au siège officiel de Facebook en Californie.

Dans l'exposition *Zerrissene Gesellschaft. Ereignisse von langer Dauer / Une société déchirée. Des événements de longue durée*, les curateurs, Anne König et Jan Wenzel, modifient l'idée de Sergueï Tretiakov : pour représenter le 21^{ème} siècle, il n'est peut-être pas suffisant de suivre les marchandises, mais il faut plutôt retracer les crises et les ruptures dans les processus économiques.

L'exposition débute en 1990, une année charnière de l'histoire récente. La série *Luxus Arbeit* (Luxe Travail) de Christine Eisler et Silke Geister montre des places de travail de femmes en Allemagne de l'Est peu avant la chute du mur et qui, peu après la prise de vue, ont disparu. Le photographe Harald Kirschner a photographié à la même époque une fabrique de grues qui venait d'être fermée, mais où les traces de la production restent partout visibles. Matthias Hoch saisit une situation similaire vingt ans plus tard à



© Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth, de la série La Vallée, 2013-2016. Courtesy CPG

Francfort : il montre la tour de la Dresdner Bank complètement vidée juste après son rachat par la Commerzbank. « La Vallée, une archéologie photographique » de Nicolas Giraud et Bertrand Stofleth (dont le CPG a présenté en 2015 la série *Rhodanie*), se consacre aux changements économiques dans l'une des régions industrielles les plus anciennes de France, entre Firminy, Saint-Étienne et Lyon. Ici, les processus économiques se sont inscrits eux-mêmes dans le paysage. De même, les photographies de Susanne Kriemann documentent les conséquences sur le paysage, suite aux exploitations d'uranium dans les monts Métallifères en Allemagne (Erzgebirge) ou encore les projets immobiliers espagnols restés inhabités de Jürgen Nefzger.

L'exposition présentera dans un nouveau contexte quelques travaux montrés en juin 2018 lors du festival de photographie f/stop à Leipzig. Une des intentions des curateurs, Anne König et Jan Wenzel, est de sensibiliser le public à travers la photographie aux événements de longue durée. Ils écrivent dans la publication qui a accompagné le festival : « Les nouvelles donnent une mesure de l'actualité en journées. Mais ceci est un leurre, car les événements ont une vie après avoir été événement. Le 20^{ème} siècle a accouché de médias techniques, qui ont accéléré les images et ont permis leur diffusion en tant que news, sorte de contemporanéité comprimée : les magazines, la télévision et lors de la dernière décennie, Internet. Ce dont nous avons le plus besoin en ce début de 21^{ème} siècle, c'est de formes, ou autrement dit de récipients, afin de garder les événements qui remontent à vingt ou trente ans, aussi présents que possible pour comprendre qu'ils forment, autant que les news, notre contemporanéité. Notre perception a besoin d'un rayon plus large, les nouvelles du jour ne suffisent plus, car l'histoire, comprenant tous les temps antérieurs, empiète dans chaque journée : c'est le petit principe fondamental de l'anthropocène. Nous devons apprendre pour bien comprendre. »

Curateurs : Anne König et Jan Wenzel



© Andrzej Steinbach, Sans titre, de la série Gesellschaft beginnt mit drei, 2017, détail



© Andrzej Steinbach, Sans titre, de la série Gesellschaft beginnt mit drei, 2017, détail



Vue de l'exposition Perfect Time Ahead, Photoforum Pasquart, Bienne, 8.9. -18.11.2018 © Charlotte Falcy / Photoforum

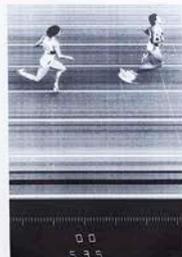
Zeitspuren – Perfect Time Ahead

Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 08.09. – 18.11.2018
www.photoformumpasquart.ch

Zeitspuren est la première collaboration entre le Photoforum Pasquart, le Centre d'art Pasquart et le NMB – Nouveau Musée Bienne, dédiée au temps et à la mesure de son passage.

Perfect Time Ahead explore l'iconographie commerciale qui a accompagné le développement des maisons horlogères au 20^e siècle. L'exposition retrace, et se trouve à la croisée, d'une certaine histoire de l'horlogerie et de ses techniques, de la publicité et du commerce, de la photographie et du design graphique. En sus de la virtuosité technique de la reproduction de montres, la photographie a produit un remarquable corpus d'images qui a accompagné le développement des maisons horlogères et contribué à façonner leur image. Le Photoforum en propose ici une relecture critique et contemporaine, par la présentation de publicités historiques originales, accompagnées d'une mise en scène particulière de ces iconographies. Des thématiques récurrentes traversent l'histoire de la publicité horlogère. La montre est tout d'abord un objet technique, un outil indispensable à l'industrie, qu'il s'agisse de faire rouler les trains à l'heure ou de gagner une guerre. La publicité s'empare de ces accomplissements pour inciter ses clients potentiels à porter à leur poignet ces outils dont les performances dépassent la simple indication de l'heure. La conquête spatiale, l'aviation ou l'exploration des océans, qui allient l'horlogerie à ces prouesses humaines et techniques, sont fréquemment représentées dans les publicités. Si les développements de l'industrie horlogère se sont souvent révélés décisifs pour ces domaines, les maisons horlogères ont en retour utilisé leurs figures — des astronautes de la NASA, capitaines de la Pan Am et scientifiques de terrain — comme porte-paroles. Et suggéré au commun des mortels de s'en rapprocher par la possession de la même montre-bracelet. Le sport dans toutes ses disciplines — de la danse classique au tennis en passant par la natation ou l'alpinisme — est également un thème majeur de ces campagnes publicitaires. Les corps masculins et féminins mis en avant dans ces campagnes se parent des mêmes qualités que les montres : perfection, précision, force et résistance. Le pouvoir politique, et plus généralement les élites, figure également parmi les thématiques

Four Colorful Versions of the Truth.



Power. Conquest. Record. Home.

Vue de l'exposition Perfect Time Ahead, Photoforum Pasquart, Bienne, 8.9. -18.11.2018 © Charlotte Falcy / Photoforum

privilégiées et les maisons horlogères revendent plus ou moins ouvertement parmi leurs clients têtes couronnées, hommes politiques influents, stars et autres personnalités en vue. Enfin, certaines maisons horlogères n'hésitent pas à se positionner sur les grands débats qui traversent la société, par exemple l'égalité des genres en utilisant des slogans tels que « Salaire égal, temps égal ». L'écologie est également une thématique dès les années 1970, qui prend de l'importance lorsque la conquête des océans ou de l'air cède la place à leur protection.

Curateurs: Clément Gicquel et Danaé Panchaud

Au Centre d'art Pasquart dans *The Power of Now*, 34 artistes contemporains internationaux explorent les dimensions temporelles du travail et des loisirs, de la politique et du pouvoir, du corps et de la représentation ou de la technologie et de la mémoire, dans quatre sections thématiques distinctes: Temps et malaise; Le temps malléable; Capture du temps: mise en scène du vivant; Temps spéculatif et planétaire.

Le NMB – Nouveau Musée Bienne, avec *D'un temps à l'autre*, offre un aperçu des différentes dimensions temporelles et explore les effets de la mesure du temps sur la vie des gens. De la multitude de mots et d'expressions comprenant le concept de "temps", 24 notions ont été sélectionnées dont "Temps libre", "Temps de travail", "Temps d'attente" ou "Air du temps". Dans l'exposition, elles sont analysées d'un point de vue artistique, archéologique et historique.



© Manon Bellet, Capture Ref. 010, 2018, ferrofluide sur verre, 35x26 cm. Courtesy Gisèle Linder

Manon Bellet & Clare Kenny. Shifting Perspectives

Gisèle Linder, Bâle / Basel, 08.09. – 20.10.2018

www.galerielinder.ch

" Je pense que l'on peut évoluer à travers le monde en l'intellectualisant indéfiniment, mais il y a aussi une absorption silencieuse et passive qui fournit un lien direct avec nos instincts et nos sensations primaires. Même à l'intérieur des paramètres intellectuels établis de l'art visuel, il se passe beaucoup de choses dans l'inconscient et, pour moi, cela est central. Je voudrais ouvrir la voie à la lecture de mon travail dans cette optique. "

Manon Bellet, 2018

" La série de travaux de Manon Bellet offre un aperçu des expériences de l'artiste. Tout semble figé et paradoxalement dans un mouvement éternel. Dans la série de peinture *Sunfast* Bellet utilise des pigments thermochromiques ceux-ci sont activé par le changement de température dans l'espace de la galerie ainsi que l'ensoleillement sur la toile. Ces œuvres nous révèlent un processus chimique et thermique qui devient visible ou invisible uniquement par la chaleur du soleil touchant la surface. Le travail change lentement devant nos yeux, il vit et survit sous la chaleur, donnant ainsi à l'œuvre un aspect vivant capable de correspondre à notre environnement en péril en perpétuel changement.



Vue de l'exposition Shifting Perspectives © Serge Hasenböhler / Gisèle Linder

Dans la deuxième série *Capture* l'artiste présente une série de dessins sur verre réalisés avec du ferrofluid. Ce liquide devient magnétique lors de l'application d'un champ magnétique externe. Ces dessins sont réalisés à l'aide d'un aimant, seul le liquide en contact avec l'aimant crée des dessins très organiques et très fins qu'il serait pratiquement impossible de réaliser à la main. Une fois de plus, Bellet nous révèle un processus magique, aidé par l'utilisation d'un produit chimique. Enfin, avec *L'O perdue*, l'artiste nous livre une expérience olfactive. *L'O perdue* est un parfum réalisée en collaboration avec le parfumeur suisse Andreas Wilhelm. Il est principalement composé d'une extraction du sol dans une zone marécageuse après un fort orage. Le parfum a été réalisé à l'automne 2017 aux Etats-Unis à la Nouvelle-Orléans, où l'artiste vit actuellement. Dans l'État de la Louisiane et la Ville de la Nouvelle-Orléans, selon les estimations des Nations Unies, entre 50 millions et 200 millions de personnes – principalement des agriculteurs et des pêcheurs pourraient être déplacé d'ici 2050 en raison du changement climatique. Les prévisions climatiques et environnementales annoncent qu'une partie de la ville de la Nouvelle-Orléans disparaîtra au cours des 70 prochaines années. Les lieux choisis par l'artiste pour l'extraction des odeurs sont choisis pour leur vulnérabilité et le travail invite le spectateur à vivre une expérience intime et sensorielle, avec un lieu destiné à disparaître. Ce travail est un travail en cours et d'ici 2020 l'artiste va réaliser une série de 20 différentes extractions. Ces parfums serviront probablement de dernière documentation olfactive sur ces régions terriblement touchées, et en train de disparaître. "

Anika Meier, septembre 2018



© Clare Kenny, Running joke, 2018, moulage en céramique et pigments, 56x37 cm.
Courtesy Gisèle Linder

" Un t-shirt dans la rue, des chaussures qui pendouillent d'un fil électrique, des ballons écrasés sur le sol, un slip dans un arbuste : ce sont des scènes furtives du quotidien qui, au premier abord, semblent banales parce qu'elles sont si courantes ; en y regardant de plus en revanche, elles irritent et perturbent. Une porte s'ouvre vers un espace d'associations plein de joie et de tristesse, de chagrin et d'euphorie, d'amour et de peur. Clare Kenny s'est baladée à travers les rues du quartier de Bushwick à New York et elle a coulé ses observations dans le plâtre et les a ramenées en Suisse. Elle continue sa réflexion, à des milliers de kilomètres de l'endroit de la découverte. Très habilement, elle maintient l'équilibre entre ironie et inquiétude, en exprimant ses pensées: *All I got was this lousy t-shirt, Breathless, Step on you again, Brief encounters, Running joke*. Elle gèle les moments, produit des copies des objets, les plonge dans la couleur et laisse le soin au spectateur de trouver une position qui peut être est proche de la réalité, mais qui peut aussi en être très éloignée et par conséquent de la fiction.

Clare Kenny s'intéresse à la photographie et au jeu avec les matériaux, elle tient à créer une image photographique qui est basée sur un travail analogique, donc un travail avec les mains. Une copie de l'objet est créée avec l'objet lui-même. De façon sculpturale, elle produit une image entre bi- et tridimensionalité qui pourrait être une photographie, mais qui se révèle comme étant un objet plastique.



Vue de l'exposition Shifting Perspectives © Serge Hasenböhler / Gisèle Linder

De son séjour de six mois à New York, pour lequel elle a bénéficié d'une bourse, Clare Kenny a ramené deux autres groupes d'œuvres. Pour la première fois depuis vingt ans, elle a de nouveau pénétré dans une chambre noire pour sonder les limites du médium de la photographie. Elle se sert d'un rideau taché dans son appartement, d'objets provenant d'un dollar-store et de sacs dans la rue pour sortir le motif photographique du cadre. "

Anika Meier, septembre 2018



© Hito Steyerl, Hell Yeah We Fuck Die, 2016, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi

Martha Rosler & Hito Steyerl. War Games

Kunstmuseum Basel | Gegenwart, Bâle, 05.05. – 02.12.2018
www.kunstmuseumbasel.ch

L'exposition *War Games* (curateur : Søren Grammel) réunit deux grandes artistes de générations différentes : alors que Martha Rosler (1943, US) s'est fait connaître dans les années 1960-1970 par son activisme contre la guerre du Vietnam (collages photographiques de la série *House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-1972) et par ses vidéos féministes, Hito Steyerl (1966, DE), qui a étudié le cinéma à Tokyo et Munich, s'est illustrée par son approche innovante de l'essai documentaire et de la vidéo expérimentale dès les années 2000.

Connues à la fois comme artistes et auteures d'essais critiques ou théoriques, elles se sont toutes deux intéressées aux liens entre politique et médiatisation, rapports de pouvoir et représentations sociales. Elles partagent une prédilection pour l'analyse socio-politique des rapports de force et des sources de conflits, qu'il s'agisse de problématiques de genre, de développement urbain, de consumérisme, de xénophobie, d'antisémitisme, de migration, de post-colonialisme ou de guerre. Dans leurs productions artistiques comme théoriques, elles mettent en évidence et critiquent l'impact des nouvelles technologies sur les relations sociales, en particulier la tendance actuelle à une certaine militarisation de notre quotidien ; par exemple, l'usage d'images tournées par des drones (Martha Rosler, *Theater of Drones*, 2013).

L'exposition propose un double dialogue : une mise en relation de leurs travaux respectifs conçue par les artistes elles-mêmes, ainsi qu'une rétrospective non chronologique de chacune, où projets anciens et récents cohabitent. Les visiteurs du Kunstmuseum Basel | Gegenwart peuvent avoir une vaste vue d'ensemble d'un nombre important de vidéos, photographies, collages, images reproduites sur des bâches et installations multimédia de grand format. Une institution culturelle telle qu'un musée ne peut pas s'exclure des enjeux politico-économiques. Organisée pour coïncider avec Art Basel, cette exposition spectaculaire d'artistes-théoriciennes – l'une déjà historique, l'autre classée au sommet du Power 100 de l'*ArtReview* en 2017 – ne soulève-t-elle pas la question posée par Hito Steyerl : un musée est-il une usine ? *

Nassim Daghighian

* Voir : Hito Steyerl, "Is a Museum a Factory?", *e-flux Journal* #07, juin 2009 : lien ; Power 100, *ArtReview*, 2017 : lien



© Martha Rosler, *Off the Shelf*, 2008, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi



© Martha Rosler, *Bringing the War Home – New Series*, 2004-2008, 20 tirages jet d'encre, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo (détail) : Christian Sardi. Courtesy of Galerie Nagel Draxler, Berlin. Gallery Mitchell-Innes & Nash, New York



© Martha Rosler, Photo Op, House Beautiful: Bringing the War Home – New Series, 2004, photomontage, 50.8x61 cm. Courtesy of the artist

" Depuis 40 ans, l'artiste américaine Martha Rosler (née en 1943 à New York, vit à Brooklyn) compose une œuvre protéiforme de photomontages, séries photographiques, art vidéo, performances et installations à travers lesquels elle ne cesse d'explorer des thématiques sociales, politiques et sociétales de son temps. Elle s'est fait un nom grâce à la série de collages – désormais légendaire – intitulée *House Beautiful: Bringing the War Home* (1967–1972) où de tranquilles scènes d'intérieurs de maisons américaines de la revue *House Beautiful* côtoient des photographies documentaires de la guerre du Vietnam du magazine *Life*. Ces mises en scène proposent une réflexion sur l'expérience de la guerre sur le sol étranger et la manière dont celle-ci est vécue dans les foyers à travers le poste de télévision ou les journaux. Depuis les années 1960, Rosler fait figurer des postures féministes dans ses vidéos et performances. Elle est également connue pour ses écrits théoriques consacrés en particulier au rôle de la politique en photographie. Dans ses séries photographiques réalisées à partir des années 1980, elle s'intéresse davantage à des scènes du quotidien observées dans les rues de New York ou durant ses nombreux voyages. Ses photographies explorent l'uniformisation et les rapports de force qui dominent les sociétés. La réflexion critique menée sur les structures et les rapports urbains constitue un autre aspect de son travail. Dans le cadre de l'édition 2007 de Skulptur Projekte Münster, son installation *Unsettling the Fragments* proposait une nouvelle contextualisation de monuments de l'espace urbain débarrassés de leurs insignes nazis, afin d'attirer l'attention sur les blessures et les fractures historiques de la ville.



© Martha Rosler, Mosquito Drone, détail de Theater of Drones, 2013, c-print. Courtesy of the artist

Les vidéos et les écrits de Hito Steyerl (née en 1966 à Munich, vit à Berlin) analysent avec pertinence et provocation la société contemporaine et ses institutions. L'artiste allemande, qui enseigne également à l'Universität der Künste Berlin où elle a fondé le Research Center for Proxy Politics, étudie les flux financiers et de marchandises globaux, les conditions de travail à l'ère du néolibéralisme et les liens entre grandes entreprises et politiques publiques. Elle explore des régimes visuels et réfléchit au pouvoir des images en tant que médiums de notre perception, mais également supports et éléments structurants d'information. Les technologies numériques jouent souvent un rôle central dans ses travaux récents comme *The Tower* (2015), tant d'un point de vue de la forme – leur réalisation repose sur une production numérique – que du contenu. Dans ses vidéos, les flux d'information numériques sont présentés tels des agents actifs intervenant dans des processus à la fois physiques, sociétaux et sociaux. Selon Steyerl, la réalité est soumise aux technologies numériques, la réalité augmentée résultant de celles-ci. Avec un sens certain pour le montage et le rythme assorti d'une légèreté apparemment ludique, l'artiste bricole des montages immersifs à partir d'animations par ordinateur, de captures d'écran, de *found footage* provenant des médias de masse, ou bien de scènes tournées par Steyerl elle-même, à l'instar de *How Not to Be Seen (A Fucking Didactic Educational .MOV File)* (2013).."

Source : dossier de presse



© Risaku Suzuki, Water Mirror 17, WM-739, 2017, 120x155 cm, encadré 124x159x5 cm, édition de 5. Courtesy Christophe Guye

Risaku Suzuki. Water Mirror

Christophe Guye Galerie, Zurich, 28.09.2018 – 19.01.2019
www.christopheguye.com

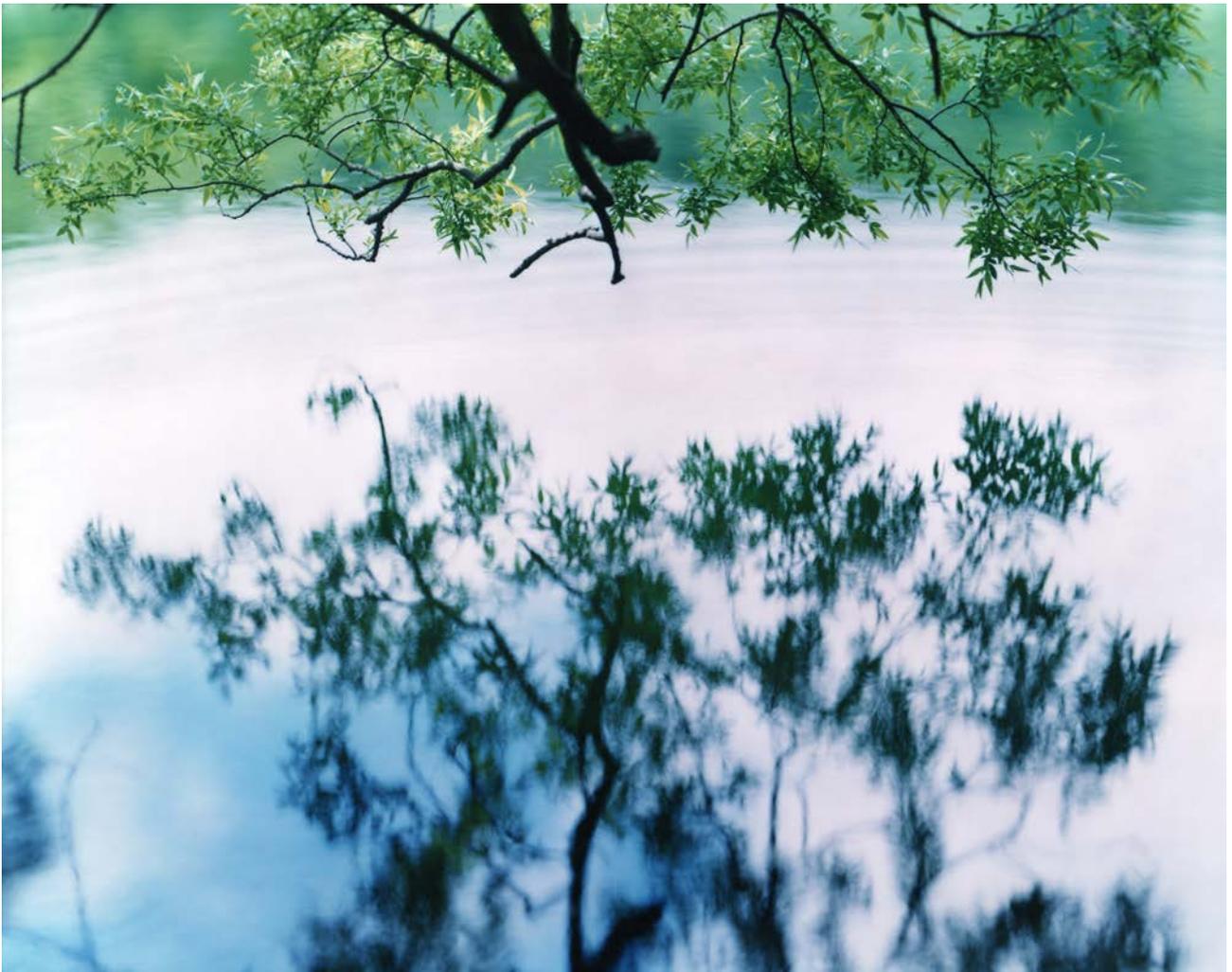
" Je vois la surface de l'eau comme un motif fascinant de contemplation de l'impossibilité de voir sans faire appel à l'expérience. "

" Nos yeux rassemblent les informations visuelles et le cerveau crée une compréhension cohérente d'une scène dans son ensemble. Mais la surface de l'eau est une exception, car elle agit comme un miroir créant des effets optiques compliqués. Quand vous êtes sur un lac et regardez l'eau, elle est différente, selon l'endroit où vous décidez de faire le point. Les arbres entourant le lac sont tout aussi luxuriants et verdoyants que dans l'image reflétée, tandis que les nuages, qui devraient être loin là haut dans le ciel, flottent d'une façon étonnante, presque à portée de main. Un espace d'une profondeur qui semble extraordinaire se reflète à la surface de l'eau, ce qui est en soi un grand mystère ; le regard est attiré, aspiré même, loin dans ce monde du visible. "

Risaku Suzuki *

Risaku Suzuki (1963, JP) explore depuis plusieurs années le genre du paysage. La dimension méditative de sa démarche artistique est particulièrement sensible dans la série *Water Mirror* qui marie les éléments récurrents de sa photographie empreinte de poésie : ciel, eau, végétation et flux temporel, ambiguïté spatiale et vibrations de la lumière.

* Texte adapté de <https://www.reponsesphoto.fr/actualites/risaku-suzuki-a-la-galerie-christophe-guye-24028>

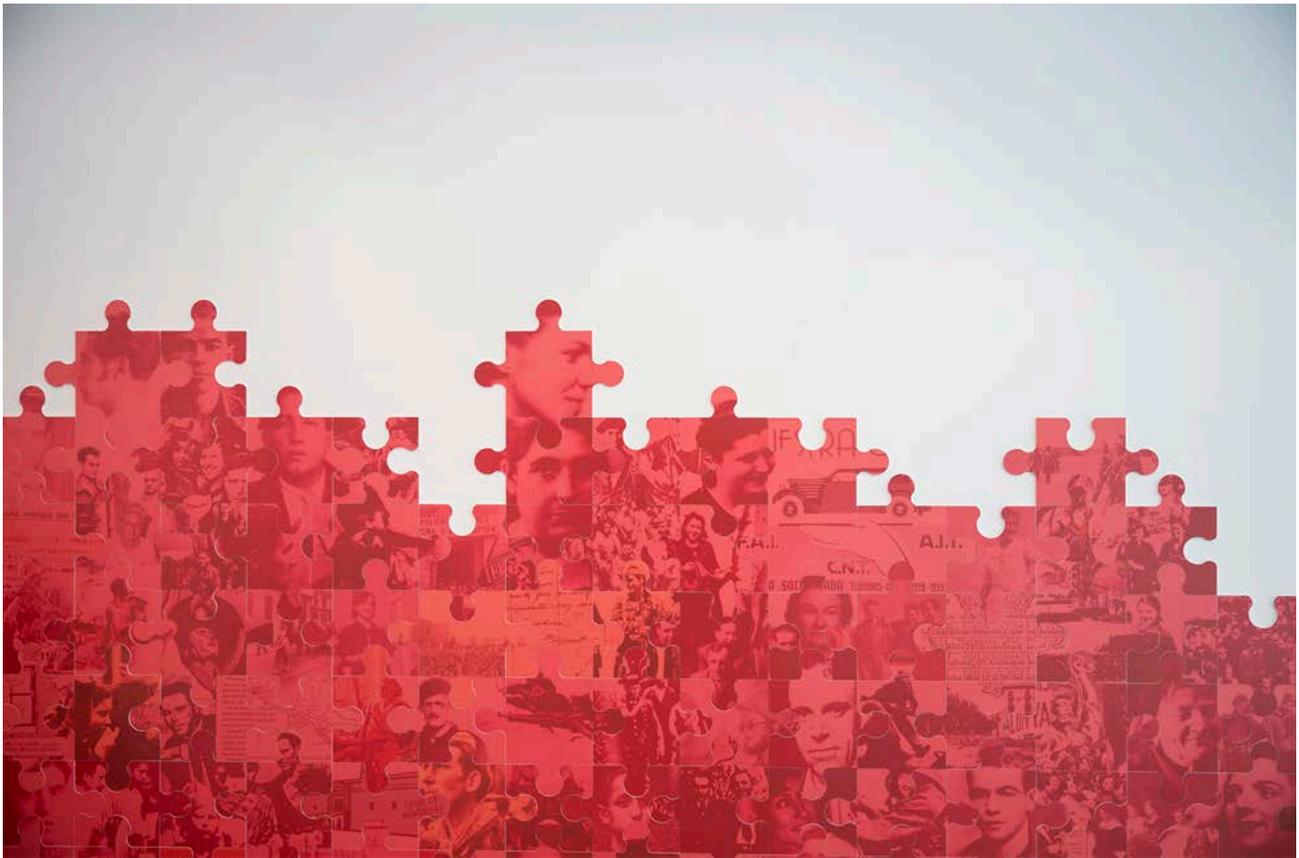


© Risaku Suzuki, Water Mirror 17, WM-758, 2017, 120x155 cm, encadré 124x159x5 cm, édition de 5. Courtesy Christophe Guye

" I see the water's surface as a fascinating motif for contemplating the impossibility of seeing without relying on experience. "

" Our eyes gather and sort visual information and the brain creates a coherent understanding of a scene as a whole. But the water surface is an exception, as it acts like a mirror creating complicated optical effects. For example, when you are on a lake and look into the water, it looks different depending on where you place your focal point. Let us [...] focus on the reflection in the water. Trees surrounding the lake are just as lush and verdant in the reflected image, while clouds that ought to be far up in the sky float there tantalizingly, almost within arm's reach. The sight of a space seemingly of extraordinary depth appearing in the flat surface of the water is one of mystery, and our gaze is lured, sucked even, deep into this world we can see. "

Risaku Suzuki



Lavinia Raccanello, Women friendly, exposition Anarchistes, Espace de Andrés-Missirlilian, Romainmôtier, 2018 © Pierre-Yves Massot

Lavinia Raccanello. Anarchistes

Espace de Andrés-Missirlilian, Romainmôtier, 01.09. – 16.12.2018
www.espacedam.ch

"[...] L'Espagne d'aujourd'hui, derrière le masque avenant de la monarchie constitutionnelle, reste conformée en un Etat réactionnaire, corrompu, toujours enfermé dans l'héritage du franquisme. Sans devoir de mémoire, sans justice et sans réparation effectives assumées par un nouvel Etat, il n'y aura pas de démocratie consolidée. Et pour qui sait voir, les fantômes de l'Espagne hantent l'Europe d'aujourd'hui.

Dans sa modeste mesure, mais avec détermination, l'exposition de Lavinia Raccanello prend position à cet égard. La jeune artiste italienne, sensible aux valeurs de l'anarchisme libertaire et à l'histoire de la résistance civile contre le fascisme, a conçu un puzzle géant à partir de documents d'archives sur les années de la République espagnole (1931-1936), sur la Guerre civile et sur le franquisme (1939-1977) qu'elle a trouvés au CIRA (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) à Lausanne ainsi qu'au CSL (Centro Studi Libertari – Archivio Giuseppe Pinelli) à Milan. Les documents collectés pendant la phase de recherches ont conduit l'artiste à contacter des militants et écrivains anarchistes d'aujourd'hui qui lui ont non seulement permis de faire des rencontres intéressantes, mais aussi de découvrir d'autres documents et d'autres histoires personnelles d'anarchistes de l'époque.

Le puzzle, constitué d'environ 400 grandes pièces portant des images en noir voilées de rouge (couleurs de l'anarchisme), tisse des liens de solidarité, contribue à rétablir une mémoire, rend hommage aux résistant/e/s et appelle à rendre justice au vécu de femmes et d'hommes anarchistes qui ont combattu unis pour un monde plus juste, plus libre et plus égalitaire. Des militant/e/s de tous pays – notamment près de 800 volontaires suisses – s'engagèrent en Espagne dans les brigades internationales antifascistes. Ces Suisses furent condamné/e/s à leur retour au pays. A propos des perdants et des victimes, Lavinia Raccanello évoque une réflexion amère d'Albert Camus : « C'est en Espagne que ma génération a appris que l'on peut avoir raison et être vaincu, que la force peut détruire l'âme et que, parfois, le courage n'obtient pas de récompense. » [...]"

Alberto de Andrés



© Augustin Rebetez, 2018. Courtesy Nicola von Senger

Augustin Rebetez. Atelier

Galerie Nicola von Senger, Zurich, 31.08. – 20.10.2018
www.nicolavonsenger.com

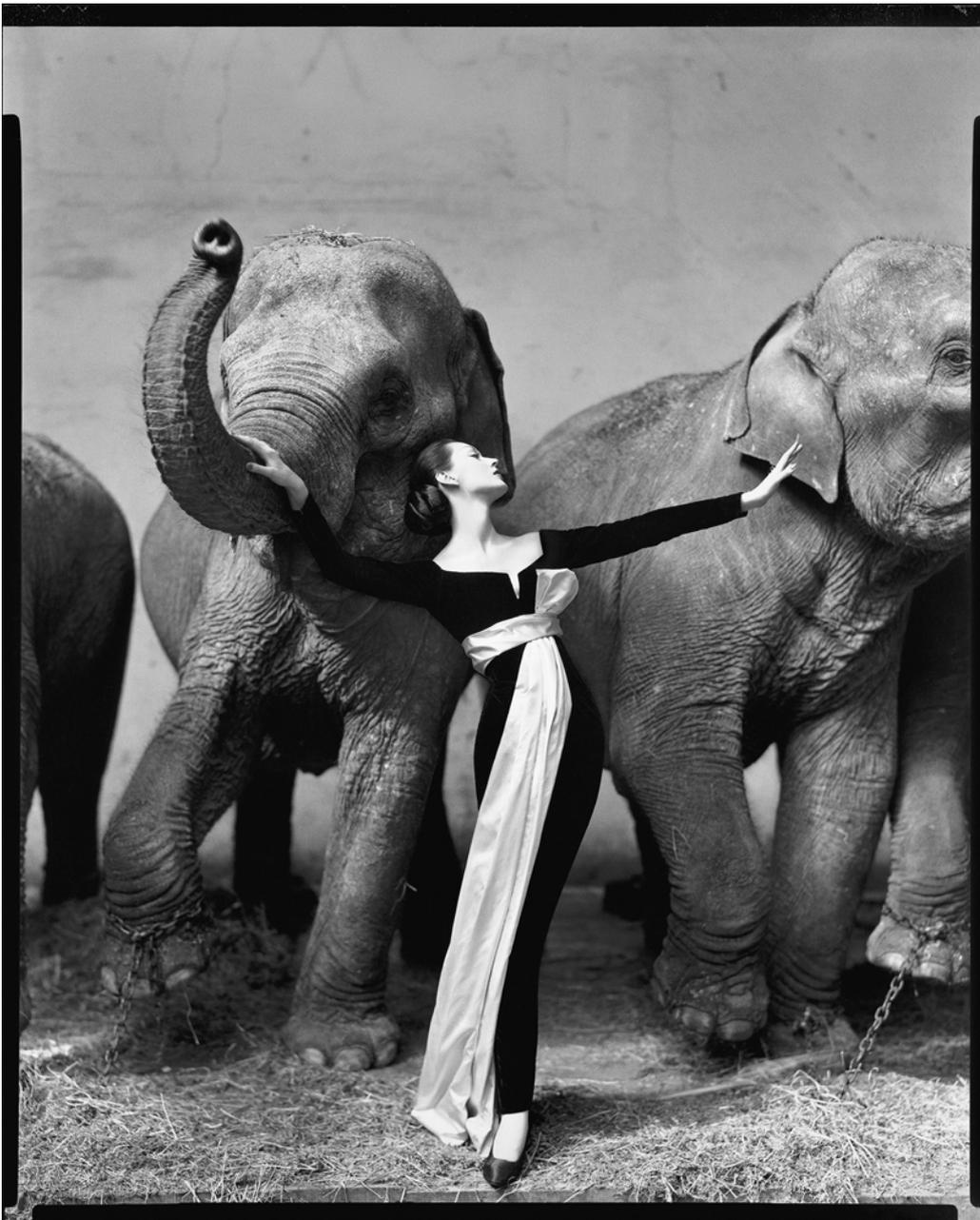
Augustin Rebetez (1986, CH), photographe jurassien basé à Mervelier, a grandi dans une famille d'artistes. Diplômé en photographie au Centre d'enseignement professionnel de Vevey en 2009, il a très vite mis en scène ses tirages en produisant des installations mixtes, bricolées, traversées de textes, de dessins, de sculptures, de vidéos. Il marque les esprits aux Rencontres photographiques d'Arles, en 2011, avec une exposition proliférante qui constitue une cosmogonie en soi. *

" Peintures, photographies, vidéos, sculptures, installations, mobiles, les modes d'expression d'Augustin Rebetez (1986) prennent différentes formes. L'univers que développe l'artiste est peuplé de personnages, de chimères, de drôles de machines qui renvoient à son imaginaire débordant. S'inspirant de l'art brut et populaire ainsi que du modèle tribal, Rebetez construit une œuvre protéiforme qui ne se laisse pas enfermer dans les catégories. Le travail de Rebetez semble s'inscrire dans une tradition séculaire de légendes et rites. Ses créations relèvent d'un univers merveilleux et fantastique, oscillant entre le rêve et le cauchemar, le léger et le grave.

Alchimiste moderne, Rebetez joue avec les mouvements et les sons et transforme la réalité banale en une fiction poétique. Il est à la fois enchanteur et magicien. ***

* <http://vidy.ch/metteurs-en-scene-auteurs/augustin-rebetez>

** Texte extrait du dossier de presse de l'exposition *Le colloque des oiseaux*, Musée des beaux-arts du Locle, 21.02.-29.05.16



Richard Avedon, *Dovima with elephants*, evening dress by Dior, Cirque d'Hiver, Paris, August 1955 © The Richard Avedon Foundation. Courtesy Pace

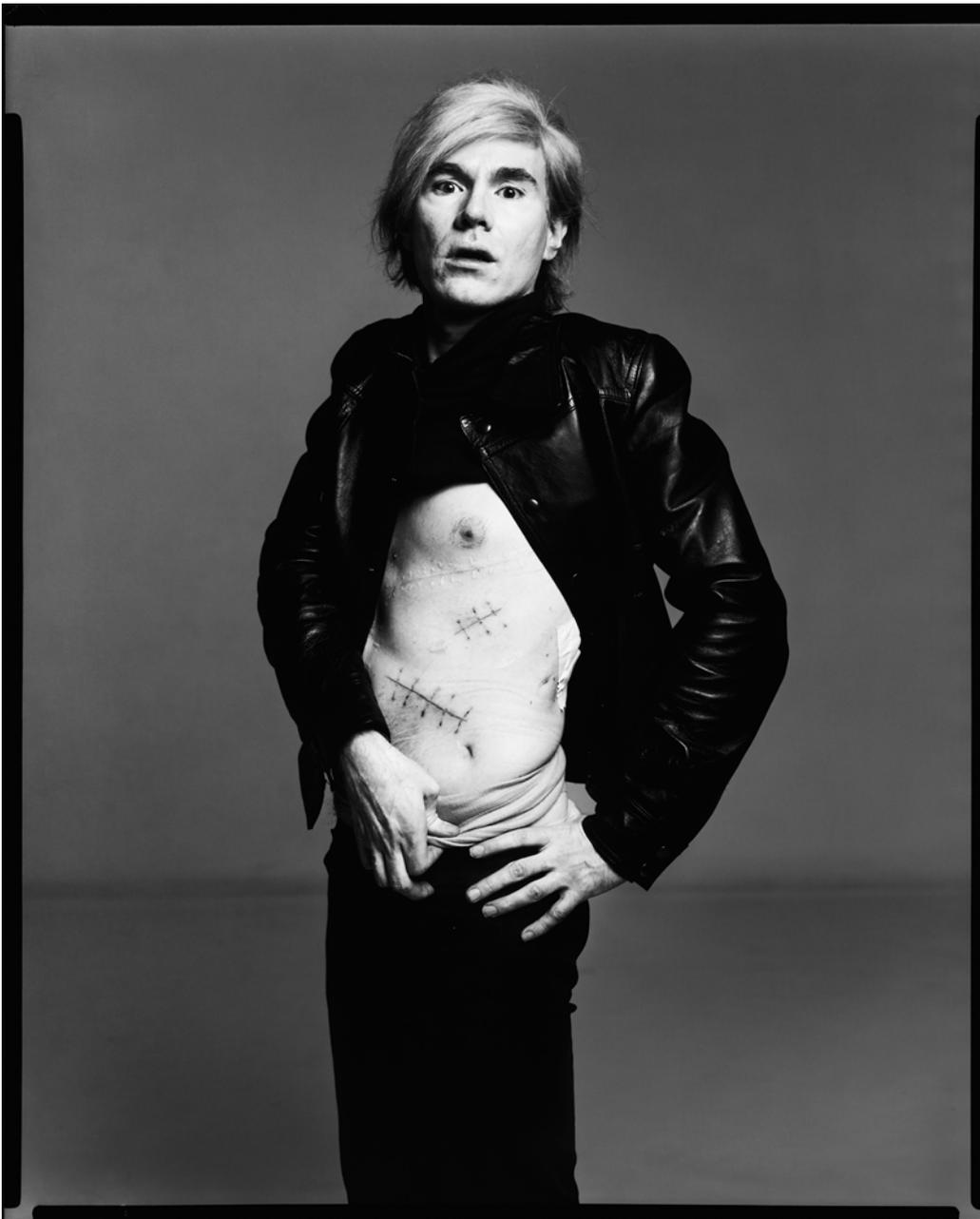
Richard Avedon

Pace Gallery, Genève, 20.09. – 02.11.2018

www.pacegallery.com

Richard Avedon (1923-2004, US) fut pendant cinquante ans l'un des photographes de mode les plus talentueux de la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Il est encore fort apprécié pour ses portraits, réalisés au grand format, qui permettent de rendre compte de la complexité de la nature humaine.

La Pace Gallery, basée à New York et possédant de nombreux espaces d'art contemporain à Londres, Pékin, Hong Kong, Séoul ou Palo Alto, a ouvert une neuvième galerie à Genève en mars 2018, un vaste espace de 333 mètres carrés. Pace, qui représente la Richard Avedon Foundation depuis fin 2017, propose dans cette vaste rétrospective de découvrir des portraits variés d'artistes, de danseurs, d'écrivains, de politiciens et d'autres personnalités réalisés par le célèbre photographe new yorkais : Francis Bacon, Marcel Duchamp, Alberto Giacometti, Andy Warhol, Marilyn Monroe, Brigitte Bardot, Katharine Hepburn, Rudolf Nureyev, Bob Dylan, Sophia Loren, Charlie Chaplin ou Gabrielle 'Coco' Chanel... L'exposition présente également quelques unes des icônes de la mode mises en scène par Avedon, telle *Dovima with elephants*.



Richard Avedon, Andy Warhol, artist, New York City, April 5, 1969 © The Richard Avedon Foundation. Courtesy Pace

"Un portrait n'est pas une ressemblance. Dès lors qu'une émotion ou qu'un fait est traduit en photo, il cesse d'être un fait pour devenir une opinion. L'inexactitude n'existe pas en photographie. Toutes les photos sont exactes. Aucune d'elles n'est la vérité."

Richard Avedon



© Christian Coigny, Ombre et bol, 1993. Courtesy Fondation Auer Ory

Christian Coigny

Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 13.09. – 15.11.2018
www.auerphoto.com

Photographe suisse ayant fréquenté l'Ecole de Vevey, Christian Coigny débute sa carrière dans la mode et la publicité après avoir étudié à l'école des Arts Directors de San Francisco aux Etats-Unis. À partir de 1977, il réalise de nombreuses campagnes publicitaires, posters, couvertures de magazines pour Matra communications, Santos Dumont cigarettes, Norwiss Jeans, Bon Génie, Grieder, Vichy, Champagne Krug, Baume & Mercier, Widder Jazz...et collabore avec Vogue Allemagne. Entre 1987 et 1997, le fabricant de mobilier Vitra lui demande de développer leur identité à travers l'univers du design et le monde de l'art et de la culture. 130 artistes dont Jerry Lewis, Keith Haring, Jeanne Moreau, Roy Lichtenstein, Maurice Béjart, Miles Davis, etc. prennent la pose sur des sièges dessinés par Charles et Ray Eames, Philippe Stark, Verner Panton et bien d'autres. En parallèle, Christian Coigny mène un travail personnel sur les thèmes du nu, du portrait, du paysage et de la nature morte.

Publication : Christian Coigny, *Photographies*, Carnet n°24, Hermance, Fondation Auer Ory pour la photographie, 2018, 64 pages, 41 photographies noir/blanc, textes de Christian Coigny et Michèle Auer



© Christian Coigny, L'absence, 2018. Courtesy Fondation Auer Ory



Walter Bosshard, Un ferry est tiré à travers les bancs de boue du Wei He, entre Xi'an et Pingliang, Chine, 1933 © Fotostiftung Schweiz / Archiv für Zeitgeschichte

Walter Bosshard / Robert Capa. Course à la Chine

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 22.09.2018 – 10.02.2019
www.fotostiftung.ch

Walter Bosshard (1892-1975, CH) est une figure emblématique du photojournalisme moderne. Vers 1930, alors que les nouveaux illustrés sont entre toutes les mains, il est sur le devant de la scène. Ses reportages photographiques sont suivis par des millions de lecteurs et lui permettent d'accéder à la renommée internationale. À partir de 1931, Bosshard se concentre sur la Chine et décide de s'établir à Pékin en 1933. Il pressent que l'Empire du Milieu va être confronté à de profonds bouleversements. Appareil photographique dans une main, stylo dans l'autre, le photoreporter couvre la guerre dévastatrice contre le Japon et la lutte pour le pouvoir entre nationalistes et communistes, mais s'intéresse également à la vie quotidienne chinoise. En 1938, il devient le premier Européen à explorer la cité troglodyte de Yan'an, où Mao et l'Armée rouge rassemblaient leurs forces. C'est ainsi que Bosshard remporte aussi la bataille médiatique – notamment devant Robert Capa, ami et rival de l'époque. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie présente des clichés inédits de Walter Bosshard qu'elle met directement en parallèle avec les reportages réalisés par Robert Capa en Chine à la même époque. Curateur : Peter Pfrunder



Robert Capa, Foule regardant la bataille aérienne entre avions japonais et chinois, Hankou, Chine, 29 avril 1938 © ICP / Magnum Photos



Walter Bosshard, Entraînement à la tactique de guérilla, Chine, 1938 © Fotostiftung Schweiz / Archiv für Zeitgeschichte



Werner Bischof, Nude, Zurich, Switzerland, 1941 © Werner Bischof / Magnum Photos

Werner Bischof. Point de vue

Museum im Bellpark, Kriens, 25.08. – 04.11.2018

www.bellpark.ch

L'exposition, intitulée *Standpunkt*, permet de découvrir l'un des photographes de reportage les plus importants du milieu du 20^{ème} siècle. Cette rétrospective montre aussi bien les images devenues iconiques de Werner Bischof (1916-1954, CH) que les aspects moins connus de son travail, notamment les expérimentations formelles et avec la couleur. Des tirages contact, des épreuves originales d'époque, des photographies inédites ainsi que divers documents permettent d'avoir une meilleure compréhension du processus créatif propre à Werner Bischof.



Werner Bischof, Harbour of Kowloon, Hong Kong, 1952 © Werner Bischof / Magnum Photos

" La perfection technique et formelle dont Werner Bischof était capable est sans aucun doute liée à l'enseignement de Hans Finsler, photographe reconnu, à la Kunstgewerbeschule (école d'arts appliqués) de Zurich. Il y apprend aussi le graphisme avec Alfred Willimann, second mentor du jeune Werner dans les années 1930. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Arnold Kübler, rédacteur en chef du magazine *Du*, devient son nouveau mentor et l'encourage à se lancer dans le photojournalisme humaniste. [...] Werner Bischof était un véritable maître de la composition et il était capable, même en situation de reportage dans un pays dont il ne connaissait pas la langue, de produire des images dont le cadrage comme l'éclairage sont esthétiquement subtils et fascinants. Par leurs qualités plastiques, les photographies de ses voyages en deviennent d'autant plus intéressantes qu'elles sont mises au service d'un sujet profondément humaniste. Le photojournaliste, membre de Magnum dès 1949, part en 1951 en Inde (célèbre reportage sur la famine pour *Life*) puis passe dix mois au Japon, y réalisant ses plus belles images. "

Source : dossier de presse du Musée de l'Elysée, janvier 2016



© Werner Schwarz, Famille berbère, Récolte, Atlas, Maroc, non daté, diapositive

Werner Schwarz. Portraits

MAZ Galerie, Lucerne, 20.08. – 12.11.2018

www.mazgalerie.ch

L'artiste bernois Werner Schwarz (1918-1994, CH) était pluridisciplinaire : dessinateur, peintre, artiste sur verre et cinéaste. Lors de recherches pour le tournage du film *L'anachroniste, un voyage avec Werner Schwarz* (réalisé par Christian Knorr), près de 2500 diapositives 6x6 ont été trouvées dans son ancien studio, dans la commune bernoise de Köniz. Ce fut une réelle découverte de son talent de photographe. Schwarz avait beaucoup voyagé dans les années 1950 : Afghanistan, Inde, Afrique du Nord, Groenland ainsi que sur les routes de toute l'Europe. Il a essentiellement photographié les gens qu'il rencontrait, sachant trouver la bonne distance, entre respect de l'autre et proximité empreinte d'empathie pour la condition humaine.



© Werner Schwarz, Famille berbère, Récolte, Atlas, Maroc, non daté, diapositive



© Raymond Depardon, Touaregs du Mali fuyant les sécheresses, Algérie, mars 1974. Courtesy Magnum Photos / MICR

EXIL

MICR – Musée International de la Croix Rouge et du Croissant-Rouge, Genève, 14.03. – 25.11.2018
www.redcrossmuseum.ch

Le Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (MICR) présente EXIL, une exposition réalisée en coproduction avec Magnum Photos. Aujourd'hui, les 65,6 millions de personnes* déplacées redessinent les contours géographiques, sociétaux et transforment les pays. La migration bouscule les échelles du global, du local et du transnational : les voies de communication et les échanges économiques se multiplient, les marchés du travail se segmentent ; les droits sociaux et juridiques s'effritent, rendant plus visibles l'apparition de nouvelles formes de précarisation et d'inégalité. La migration, ce n'est pas seulement des nombres, des statistiques, des sujets d'actualité ou des flux désincarnés, il s'agit d'un phénomène ancien, d'une multitude d'histoires singulières, des déplacements de gré ou de force et ce sont ces parcours, ces déplacements, ces destins que l'exposition se propose de retracer. L'exposition Plus de 300 photographies saisies par les photojournalistes de Magnum Photos racontent le voyage du migrant, la marche, l'attente, l'incertitude, la peur, mais aussi l'espoir. Le travail de figures historiques de l'agence tels que Robert Capa, Werner Bischof et Raymond Depardon vient côtoyer celui de photographes contemporains présents sur le terrain. De la guerre d'Espagne à celle du Vietnam, du conflit des Balkans à celui qui a embrasé le Moyen-Orient en passant par l'arrivée de réfugiés aux portes de l'Europe, l'exposition offre une plongée documentaire passionnante dans l'histoire du monde et de l'humanité et questionne des notions aussi diverses que celles de territorialité, de géopolitique, de contextes économiques et de frontières mentales. Pour illustrer ces mouvements, EXIL offre une scénographie audacieuse et rompt avec l'accrochage traditionnel. Les visiteurs sont invités à prendre en main les photographies ; se crée ainsi un rapport complètement différent avec l'image et le destin des personnes figurées. Enfin, des œuvres d'art contemporain provenant du Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris viendront enrichir le propos et offrir des éclairages multiples sur les thématiques abordées.

Source : communiqué de presse

* <http://www.unhcr.org/dach/ch-fr/publications/statistiques>



© Chris Steele-Perkins, Des réfugiés dans le camp Sha-alaan, Jordanie, 1990. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Thomas Dworzak, Des réfugiés et des migrants principalement de Syrie, d'Irak et d'Afghanistan arrivent en Autriche Braunau am Inn, Austria, 2015. Courtesy Magnum Photos / MICR